L'Avant-Scène

femina-théâtre

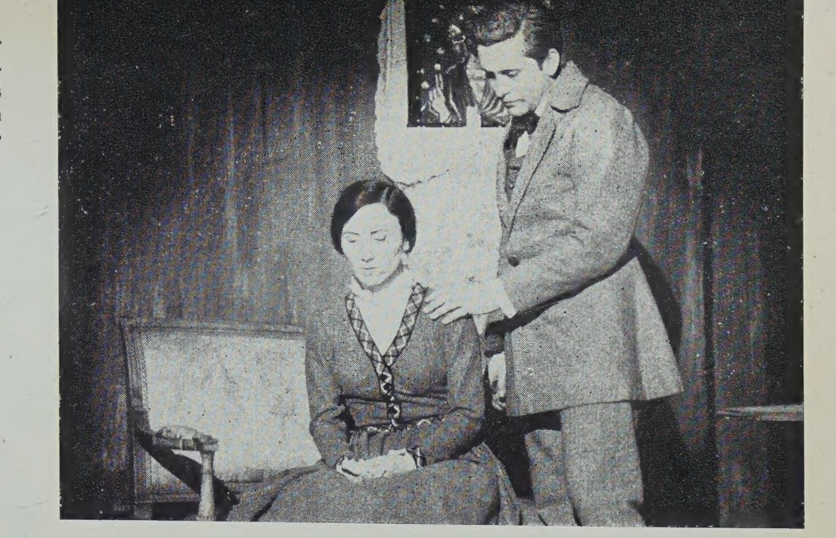
179

Sommaire

AOUT 1958 • BI-MENSUEL


Thérèse Le Prat

QUELQUES SCÈNES DE “HUMILIÉS ET OFFENSÉS”



NATACHA. « Il faut mériter notre bonheur futur. L'acheter par je ne sais quels nouveaux tourments. La souffrance purifie tout. » (Acte I, Scène 1)



NATACHA. « Mais où donc as-tu été tous ces jours-ci ? » (Acte I. Scène 2).

NATACHA. On peut la calomnier un peu cette contrariante Natacha ! On ne sait pas comment cela finira, mais on est sûr du succès ! (Acte II, Scène 3)



Photos BERNAND

« Tout est fini, VANIA, tout est perdu... »
(Portrait de Thérèse Le Prat)

Aliocha. Tu voulais connaître Ivan Petrovitch, eh bien, le voici. (Acte 3, Scène 1).

Photos Bernand

Le prince Valkovski. Vous oubliez combien le comte Noumarov peut vous être utile. (Acte 4, Scène 4).

Nouveau Théâtre de Poche

Direction : André Cellier

4 actes de André Charpak d'après le roman de Dostoïevski

Mise en scène de Grégory Chmara

Décors et costumes de José Quiroga

HUMILIÉS ET OFFENSÉS

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Nathalie Nicolaïevna	**Loleh Bellon**
Ivan Petrovitch	**André Charpak**
Aliocha	**Michel Bernardy**
Prince Valkovski	**André Cellier**
Ikhmeniev	**Grégory Chmara**
Catherine Féodorovna	**Françoise Jacquier**

Cette pièce a été créée le 15 avril 1958 au Casino Municipal de Nice et reprise au Nouveau Théâtre de Poche le 5 juin 1958

Claudine Chonez

UN DOSTOIEVSKI DÉPOUILLÉ ET ENRICHI

Une grande et belle pièce, dans un courageux petit théâtre. Faut-il dire qu'elle est de Dostoïevski ou d'André Charpak ? De l'auteur des *Possédés*, bien sûr tout d'abord. Mais je crois qu'il est impossible de trouver une œuvre qui, sachant rester merveilleusement fidèle à l'esprit du premier auteur, soit recréée avec autant d'intelligence, comprenne avec autant de justesse quelles libertés doivent être prises avec un roman — surtout aussi touffu que celui-ci — au nom de l'intérêt dramatique.

André Charpak s'excuse avec beaucoup de modestie, de la liberté grande... Mais il a eu parfaitement raison de donner quelques très larges coups de ciseau dans le texte d'*Humiliés et Offensés* — à vrai dire de l'amputer presque de la moitié — et de débroussailler le reste, pour nous donner une œuvre vraiment autonome, dense, claire sans excès de dépouillement, solide sans être le moins du monde schématique.

Quant à l'esprit — nous retrouvons à travers la pièce tout Dostoïevski, le Dostoïevski qui revient du bagne, jeune encore, mais bien changé, écrivain mûri dans le silence forcé et atroce de l'exil, déjà en possession des thèmes futurs, que nous voyons ici avec émotion si nettement préfigurés.

L'histoire ? Celle du cruel roman d'amour de Nathalie et Aliocha, tel que nous le conte le roman. A Petersbourg, vers le milieu du siècle passé, l'aristocrate fils du prince Valkovski et la petite bourgeoise libérée sont amants et fiancés. La Société permettra-t-elle un mariage si peu conformiste ? Non, si l'argent et l'hypocrisie s'en mêlent, en la personne du prince. Rien de plus facile que de rendre le faible Aliocha amoureux précisément de la riche demoiselle qu'on lui destinait — charmante au demeurant. Nathalie est trop fière et trop dévouée pour se battre longtemps. Elle cède avant même d'être traquée ; son sacrifice, son désespoir ne regardent qu'elle.

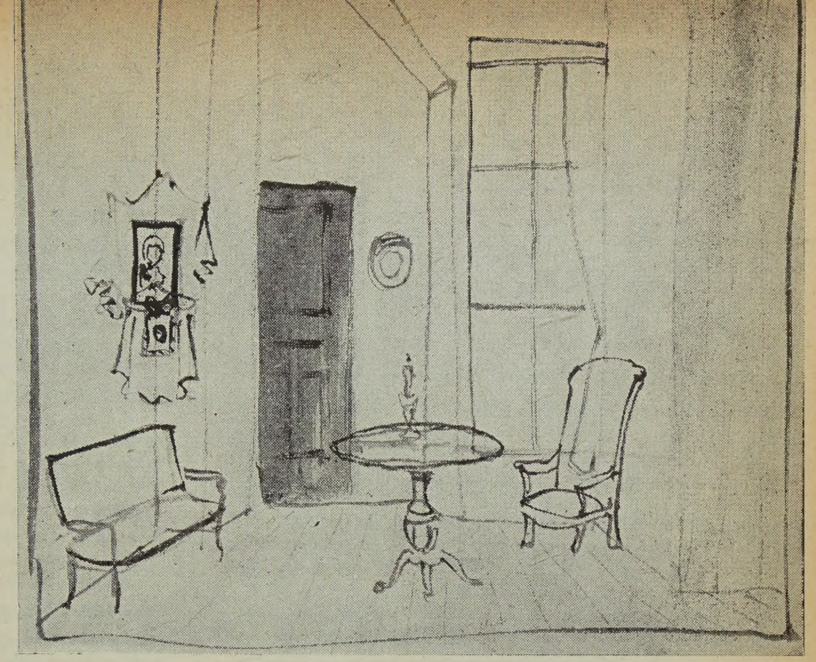
Et chacun de ces êtres est déchiré, y compris le prince qui, dans une scène extraordinaire (et parfaitement dostoïevskienne), sous le coup de l'ivresse et d'une sorte de pervers exhibitionnisme, expose au témoin du drame (déchiré lui-même par un amour sans espoir pour Nathalie), les recoins de sa vilaine âme. Vilaine mais passionnante à étudier, déroutante, en qui les complexes, les échecs et les compensations semblent déjà l'objet d'étude d'un analyste moderne.

Chacune de ces âmes — c'est bien de cela qu'il s'agit avec Dostoïevski, beaucoup plus que d'esprit ou de caractère — est montrée à larges traits significatifs, qui jamais n'oublient le frémissement plus vaste et plus secret de la vie. Grâce à ce dépouillement, si le roman semblait encore parfois un « feuilleton », la pièce, elle, ne tourne jamais au mélodrame.

Pourtant elle ne craint pas d'exciter en nous des émotions qui vont de la pitié au sublime, de la tendresse devant l'amour saccagé à l'exaltation devant le sacrifice volontaire. Mais elle n'en joue pas avec volupté, elle ne nous laisse pas au sein du pathétique, elle ne pleurniche pas. Le courage de Nathalie porte en lui sa victoire secrète ; il permet de rêver qu'un jour une société moins féroce formera moins de faibles tels qu'Aliocha, et plus d'êtres fidèles et purs tels que Nathalie.

En attendant on est au bord des larmes, et sans fadeur.

MAQUETTE DU PREMIER DÉCOR DE JOSÉ QUIROGA



acte 1

Chez Natacha :
Une chambre pauvrement meublée. Quelques chaises, une table, un paravent, Au mur, une très belle icône sous laquelle brûle en permanence une petite lampe à huile. Deux portes dont l'une ouvre directement sur le palier de l'immeuble.

scène 1

NATACHA, IVAN PETROVITCH

Lorsque le rideau se lève, Natacha est seule. Elle arpente la chambre à pas lents. C'est une jeune femme de vingt-cinq ans, grande, très belle. On frappe à la porte.

NATACHA, *ouvrant la porte.* Ah ! c'est toi, Vania ! Je pensais que tu ne viendrais plus ; je voulais même envoyer quelqu'un chez toi. Je me demandais si tu n'étais pas tombé malade.

IVAN PETROVITCH. Non, on m'a retenu plus que je pensais. Je te raconterai cela... Mais, auparavant, dis-moi ce que tu as. Que t'est-il arrivé ?

NATACHA. Il ne m'est rien arrivé... Pourquoi ?

IVAN PETROVITCH. Mais tu m'as écrit hier de venir ce soir, sans faute. Tu m'as fixé une heure pour que je vienne ni plus tôt ni plus tard. Cela m'a paru singulier.

NATACHA. Ah oui ! C'est parce qu'hier je l'attendais.

IVAN PETROVITCH. Il n'est pas encore rentré ?

NATACHA. Non... et j'ai pensé que, s'il ne venait pas, il faudrait que j'aie un entretien avec toi.

IVAN PETROVITCH. Et ce soir, doit-il venir ?

NATACHA. Ce soir il est encore là-bas..., chez Catherine Féodorovna.

IVAN PETROVITCH. Crois-tu qu'il ne reviendra plus jamais ?

NATACHA. Il n'en est pas question ! Il reviendra... Mais assieds-toi. Veux-tu du thé ?

IVAN PETROVITCH. Je te remercie, j'en ai déjà pris.

NATACHA. D'où viens-tu maintenant ?

IVAN PETROVITCH. De chez tes parents...

NATACHA. De chez eux ?

IVAN PETROVITCH. Oui.

NATACHA. Tu y es allé de toi-même ?

IVAN PETROVITCH. Non, c'est ton père qui m'a invité. Je me rendais chez toi, quand je l'ai rencontré dans la rue, à deux pas d'ici...

NATACHA. Crois-tu qu'il venait me voir ?

IVAN PETROVITCH. Ça, je ne sais pas... Ce qui est certain, c'est qu'il n'a jamais autant souffert de ton absence... Je crois que tu devrais retourner chez lui.

NATACHA. Non, Vania, tu sais bien que c'est impossible !

IVAN PETROVITCH. Tu es trop orgueilleuse, Natacha. C'est à toi de faire le premier pas. Je suis sûr que tes parents n'attendent que cela pour te pardonner sans conditions.

NATACHA. Sans conditions ! Tu ne sais pas ce que tu dis... Si j'allais les voir à présent, je les indisposerais davantage contre moi.

IVAN PETROVITCH. Tu crois ?... Mais essaye...

NATACHA. Non, Vania... Même si mon père me pardonnait, il ne me reconnaîtrait plus. Il soupirerait après notre bonheur passé et il s'affligerait de ce que je ne suis plus la même. Le passé, vois-tu, nous semble toujours meilleur et c'est un tourment de s'en souvenir. Et puis, il y a autre chose. Ce qui le blesse, mon père, c'est que mon histoire avec Aliocha ait commencé et se soit dénouée à son insu. Il est vexé de n'avoir rien remarqué, rien pressenti ; et les conséquences malheureuses de mon amour, il les met au compte de mon « ingratitude », de mon « hypocrisie ». Je ne suis pas venue vers lui dès le premier jour ; je ne lui ai pas ouvert mon cœur, loin de là. J'ai tout dissimulé, je me cachais de lui, et je t'assure, Vania, qu'en lui-même, il trouve cela plus outrageant que le fait que je me sois enfuie de chez lui et donnée à Aliocha. Mais admettons qu'il me pardonne ; les germes de discorde n'en subsis-

teraient pas moins. Il exigerait de moi que je maudisse Aliocha et me repente de mon amour pour lui. Il voudrait ressusciter le passé et effacer de notre vie ces derniers trois mois. Il voudrait l'impossible... Mais je ne maudirai personne. Je ne peux pas me repentir. Ce qui est arrivé, devait arriver. Non, Vania, crois-moi, le moment n'est pas encore venu.

IVAN PETROVITCH. Et ce moment, quand viendra-t-il ?

NATACHA. Je ne sais pas. Il faut mériter notre bonheur futur, l'acheter par je ne sais quels nouveaux tourments. La souffrance purifie tout. Mais pourquoi me regardes-tu ainsi, Aliocha...? Non, Vania, je veux dire...

IVAN PETROVITCH. Je regarde ton sourire, Natacha.

NATACHA. Qu'a-t-il donc de si particulier ?

IVAN PETROVITCH. Eh bien, il a toujours la même naïveté, la même ingénuité qu'avant, mais il s'y mêle je ne sais quoi d'amer, de désolé. Oui, quand tu souris, on dirait qu'en même temps quelque chose te serre le cœur..., mais comme tu as maigri !... Qu'est-ce que c'est que cette robe ? Je ne la connaissais pas, elle est très jolie. C'est encore chez tes parents qu'elle a été faite ?

NATACHA. Comme tu m'aimes, Vania... Et pendant tout ce temps, pas un reproche, pas une parole amère. Et moi..., moi... Mon Dieu, comme je suis coupable envers toi !... Tu te souviens des jours heureux de notre enfance ?

IVAN PETROVITCH. Oui...

NATACHA. Oh ! Il aurait mieux valu que je ne connaisse pas Aliocha, que je ne le rencontre jamais. J'aurais dû vivre avec toi, Vania, avec toi, mon cher, mon meilleur ami... Oh ! ne me quitte pas, ne me quitte jamais, je ne pourrais vivre sans toi. J'ai besoin de ton âme, Vania, de ton cœur d'or... (*Ivan Petrovitch lui baise la main.*) Mais je parle tout le temps et je ne te demande rien... Et toi, que fais-tu maintenant ? Comment va ton travail ?

IVAN PETROVITCH. Rien n'a changé... J'écris toujours mon roman.

NATACHA, *qui ne l'a pas écouté.* Je ne comprends pas comment j'ai pu partir de chez eux... Vania, je t'ai prié de venir parce que j'avais quelque chose de très important à te dire.

IVAN PETROVITCH. Quoi donc ?

NATACHA. J'ai décidé de le quitter, d'en finir avec cette vie ; cela ne peut plus durer.

IVAN PETROVITCH. Ah ! Natacha ! J'ai déjà entendu cela depuis plus de mille fois. Bien sûr, vous ne pouvez plus vivre ensemble. Mais auras-tu la force de le quitter ?

NATACHA. Avant, j'en avais seulement l'intention, mais à présent j'y suis tout à fait décidée. Je l'aime infiniment, Vania, et pourtant je me trouve être sa principale ennemie. Je compromets son avenir, il faut que je lui rende sa liberté. Je sais qu'il ne m'épousera jamais, il n'est pas de taille à lutter contre son père ; et je ne désire pas non plus le lier. Je suis même contente qu'il se soit épris de Catherine Féodorovna : cela lui sera plus facile de me quitter.

IVAN PETROVITCH. Et comment espères-tu le convaincre ?

NATACHA. Je ne chercherai pas à le convaincre, je serai avec lui comme je l'ai toujours été. Mais c'est un enfant : il faut que je trouve un moyen pour qu'il lui soit facile de me quitter sans remords. Que me conseilles-tu ?

IVAN PETROVITCH. Il n'y a qu'un seul moyen, et tu le sais très bien : l'oublier complètement, cesser de l'aimer et en aimer un autre..., n'importe quel autre ! Mais je doute que tu considères jamais cela comme un moyen... Surtout ne t'avise pas de lui écrire que tu le quittes, il accourrait aussitôt...

NATACHA. Pourquoi ne l'aimes-tu pas, Vania ?

IVAN PETROVITCH. Moi ?

NATACHA. Oui, toi ! Tu ne peux parler de lui qu'avec un sentiment de rancune. Ton plus grand plaisir est de le calomnier.

IVAN PETROVITCH. Assez, Natacha ! Laissons cette conversation...

NATACHA. Pardonne-moi, ne sois pas fâché...

IVAN PETROVITCH. Je ne suis pas fâché.

NATACHA. Si je pouvais quitter cet appartement...

IVAN PETROVITCH. Et après ? Il te suivrait. Tout est tellement inconséquent chez lui.

NATACHA. Vania... Crois-tu vraiment qu'il soit tombé amoureux de cette Catherine Féodorovna ? Si tu sais quelque chose, ne me cache rien, je t'en prie.

IVAN PETROVITCH. Je ne sais rien, mon amie, je t'en donne ma parole d'honneur. N'ai-je pas toujours été franc avec toi ? Mais si cela peut te tranquilliser, je ne pense pas qu'Aliocha soit aussi épris que nous le croyions. C'est un emballement, un engoûment passager, rien de plus.

NATACHA. Tu crois cela ? Mon Dieu, si j'en étais sûre. Si je pouvais le voir maintenant, je lirais sur son visage. Et il ne vient pas..., il ne vient pas...

IVAN PETROVITCH. Calme-toi, Natacha.

NATACHA. Et comme je voudrais la voir elle aussi. Il est impossible que je ne la voie pas, que je ne la rencontre jamais, n'est-ce pas, Vania ? Il me suffirait de la voir une seule fois, et je devinerais tout, je comprendrais tout... Sais-tu, conduis-moi chez elle.

IVAN PETROVITCH. Que dis-tu ?

NATACHA. Oui, conduis-moi là-bas. C'est pour cela que je t'attendais. Je t'en supplie, conduis-moi maintenant chez elle. Tu ne peux pas me refuser cela, Vania. Il faut que...

(*La porte s'est ouverte en coup de vent et Aliocha est entré. C'est un jeune homme de vingt ans ; grand, fin, très beau.*)

scène 2

NATACHA, IVAN PETROVITCH, ALIOCHA

NATACHA. Aliocha ! (*Elle se jette dans ses bras.*)

ALIOCHA. Natacha ! Mais qu'y a-t-il, ma chérie ?... Qu'y a-t-il ? Tu me crois coupable, n'est-ce pas..., mais je ne suis pas coupable, je t'assure, pas le moins du monde. Je vais tout te raconter.

NATACHA. A quoi bon, Aliocha... Non, non, ce n'est pas la peine..., donne-moi plutôt la main..., et que tout soit oublié...

ALIOCHA. Mais ma chérie, si j'étais coupable, il me semble que je n'oserais même pas te regarder... Oh ! vous êtes là, Vania. Bonsoir.

IVAN PETROVITCH, *lui serrant la main.* Bonsoir, Aliocha.

ALIOCHA. Voyez ! Elle me croit coupable, toutes les apparences sont contre moi : voilà cinq jours que je ne suis pas rentré ; le bruit court que je suis chez ma fiancée, et elle me pardonne ! Elle me dit : « Donne-moi la main et que tout soit oublié. » Natacha, ma chérie, tu es un ange ! Mais sache-le, je n'ai absolument rien fait de mal. Au contraire.

NATACHA. Mais comment se fait-il que tu sois ici, ce soir ? N'étais-tu pas invité chez Catherine Féodorovna ?

Aliocha. J'y suis allé, mais j'ai dit que j'étais souffrant et je suis reparti. C'est la première fois que j'ai pu leur échapper et venir près de toi, ma chérie. Tu désires sans doute savoir ce que j'ai fait ces derniers cinq jours ? Je vais tout te raconter, absolument tout. Mais auparavant, il faut que je te mette au courant d'une chose très importante. Il y a un mois, avant que mon père n'arrive, j'ai reçu de lui une lettre, une interminable lettre que je vous ai cachée à tous deux. Il me faisait savoir tout bonnement que mon mariage était arrangé, que ma fiancée était une perfection ; que, bien entendu, j'étais indigne d'elle, mais que je devais néanmoins l'épouser, et, afin de m'y préparer, il m'ordonnait de rompre immédiatement toutes relations avec toi... Cette lettre, je vous l'ai cachée, et je vous prie de bien vouloir me pardonner.

Natacha. Que racontes-tu là ? Tu ne nous as jamais caché cette lettre. Il y a bien là de quoi se vanter. En réalité, tu nous as tout raconté, dès le premier jour.

Aliocha. C'est impossible !

Ivan Petrovitch. Je m'en souviens parfaitement, Aliocha. Vous m'avez tout raconté, à moi aussi...

Aliocha. Ah ? Comme c'est désagréable de parler avec vous !... Mais soit, admettons que je vous aie tout raconté ! Reste le ton de cette lettre, que vous ignorez encore, et vous savez bien que dans une lettre l'essentiel, c'est le ton.

Natacha. Eh bien, quel était ce ton ?

Aliocha. Ecoute, Natacha, ne me demande pas cela comme s'il s'agissait d'une plaisanterie. Je t'assure que c'est très sérieux. Le ton de cette lettre était tel que les bras m'en sont tombés. Jamais mon père ne m'avait parlé d'une façon aussi catégorique : La Russie périsse si mon désir ne se réalise pas ! Voilà quel en était le ton.

Natacha. Et pourquoi me l'as-tu caché ?

Aliocha. Ah ! mon Dieu, pour ne pas t'effrayer. J'espérais régler moi-même cette affaire... Hélas ! dès que mon père est arrivé, tous mes ennuis ont commencé. Je m'étais préparé à lui parler fermement, sérieusement, mais je n'en ai jamais eu l'occasion. Il ne me posait même pas de questions ; il est très malin : il faisait comme si tout était déjà décidé, comme s'il ne pouvait y avoir entre nous aucun malentendu, aucune discussion. Vous m'entendez : comme s'il ne pouvait même pas y en avoir ! Quelle prétention ! Et puis, il était si affectueux avec moi, si aimable. J'en ai été très étonné... A propos, notre misère a pris fin, Natacha. Nous n'aurons plus besoin de mettre nos cuillers et nos boutons de manchettes au Mont-de-Piété. Regarde ! (*Il sort de sa poche une liasse de billets qu'il jette négligemment sur la table.*) Père m'a rendu hier soir tout ce qu'il m'avait retranché en punition depuis trois mois. Vois combien cela fait, je n'ai pas encore compté... Mais qu'avez-vous à me regarder ? Vous pensez sans doute : ça y est, il s'est encore laissé faire, il n'a pas de fermeté, pas de caractère. Détrompez-vous. Du caractère, j'en ai, et plus que vous ne pensez. La preuve, c'est que, malgré ma situation, je me suis dit aussitôt : mon devoir est de tout raconter à père. Eh bien, c'est ce que j'ai fait, et il m'a écouté jusqu'au bout.

Natacha. Que lui as-tu dit ?

Aliocha. Je lui ai dit que je ne voulais pas d'autre fiancée que toi, ma Natacha. A vrai dire, je ne lui ai pas dit aussi ouvertement mais je l'y ai préparé ; je le lui dirai demain ou après-demain, j'y suis décidé. Mais il faut que je vous conte une chose extraordinaire. Il y a quinze jours, je suis allé pour la première fois, chez Catherine Féodorovna : une fille étonnante ! Je me suis mis à l'observer attentivement et je remarquai qu'elle aussi, m'observait. Cela piqua ma curiosité et accrut mon désir de la connaître plus intimement. Je ne vous ferai pas son éloge mais je me bornerai à dire qu'elle constitue une véritable exception dans son milieu. Il y a quatre jours, après toutes mes observations, je décidai de mettre mon projet à exécution, c'est-à-dire tout lui raconter, tout lui avouer, et terminer l'affaire d'un seul coup. C'est ce que j'ai fait ce soir.

Natacha. Mais raconter quoi ? Avouer quoi ?

Aliocha. Mais tout ! Absolument tout ! et je remercie le ciel qui m'a suggéré cette idée. Mais écoutez, écoutez. Il y a quatre jours, je décidai de m'éloigner de vous et de tout terminer moi-même. Si vous aviez été près de moi, j'aurais tout le temps hésité, et je ne me serais décidé à rien, tandis que seul, m'étant mis justement dans une position où il me fallait à chaque instant me convaincre que je devais en finir, j'ai pu réunir tout mon courage et aller jusqu'au bout.

Natacha. Mais qu'as-tu fait ? Je ne comprends pas.

Aliocha. Voilà. Je suis allé trouver Catherine Féodorovna ce soir, et avec tout le respect que je lui dois, je lui ai dit tout net que malgré le désir qu'on avait de nous unir, notre mariage était impossible.

Natacha. Tu as fait cela ?

Aliocha. Oui, et je lui ai tout révélé. Figure-toi qu'elle ne savait rien de notre histoire. Si tu avais pu voir comme elle a été touchée. Au début, elle a même été un peu effrayée... Elle est devenue toute pâle quand je lui ai dit que tu avais abandonné tes parents pour t'enfuir avec moi, et que nous vivions seuls depuis trois mois. Elle m'a écouté avec beaucoup de curiosité et de sympathie et m'a promis de nous aider de toutes ses forces. Ensuite, elle m'a posé des tas de questions sur toi. Quand je lui ai dit qu'il y avait déjà cinq jours que je ne t'avais vue, elle m'a pressé aussitôt d'aller te rejoindre... N'est-ce pas merveilleux ?

Natacha. Et comment était-elle quand elle t'a congédié ?

Aliocha. Oh ! Très heureuse d'avoir eu l'occasion d'accomplir un geste noble... mais... elle pleurait. Car elle m'aime aussi, tu sais, Natacha. Elle m'a avoué qu'elle avait commencé à m'aimer, qu'elle ne voyait personne, et qu'il y avait longtemps que je lui plaisais. Elle m'a reproché de ne pas lui avoir parlé plus tôt. Oh ! si tu connaissais aussi son histoire, quel dégoût elle éprouve pour sa vie chez sa belle-mère... Elle n'aime pas non plus mon père. Elle dit qu'il est fourbe, et que l'argent seul l'intéresse. Je l'ai défendu de mon mieux, mais elle ne m'a pas cru. De plus...

(*Des coups sont frappés à la porte.*)

Natacha. Qui peut venir à cette heure ?

Ivan Petrovitch. C'est bizarre, qui cela peut-il être ?

Aliocha. Ne crains rien, Natacha, je suis là. Entrez !

(*Entre le prince Valkovski. C'est un homme d'environ quarante ans. Il est vêtu avec élégance et raffinement.*)

scène 3

NATACHA, IVAN PETROVITCH, ALIOCHA, LE PRINCE VALKOVSKI

Aliocha. Père !

Le prince Valkovski. Oui, c'est moi... (*A Natacha.*) Mon arrivée chez vous à une heure aussi tardive est étrange sans doute, et en dehors de toutes les règles admises..., mais je sais que vous êtes très compréhensive et que vous excuserez toute l'excentricité de ma démarche. Accordez-moi seulement dix

minutes d'entretien et je suis sûr que vous me comprendrez.

NATACHA. Asseyez-vous, Prince. Vous connaissez Ivan Petrovitch ?

LE PRINCE VALKOVSKI. Nous nous sommes déjà rencontrés, mais je ne me souviens pas...

IVAN PETROVITCH. Chez le prince Roumanski, l'année dernière.

LE PRINCE VALKOVSKI. Oh ! pardonnez-moi, je l'avais oublié. Effectivement, j'ai déjà eu plusieurs fois le plaisir de vous rencontrer et nous avons même été présentés l'un à l'autre. Il m'est très agréable de renouer connaissance. (*Il lui serre la main.*) Mais avant tout, Nathalie Nicolaïevna, me permettez-vous de dire deux mots à mon fils ?

NATACHA. Je vous en prie.

LE PRINCE VALKOVSKI. Aliocha, dès que tu es parti, sans même prendre congé, on est venu prévenir la comtesse que sa belle-fille se trouvait mal. Nous allions nous précipiter chez elle lorsque Catherine Féodorovna est entrée brusquement. Elle nous a dit sans détours qu'elle ne pouvait plus être ta femme et qu'elle désirait au plus tôt quitter Saint-Petersbourg. Elle a ajouté que tu lui avais confié que tu aimais Nathalie Nicolaïevna et que tu avais sollicité son appui. Tu comprends très bien que cet incroyable aveu m'a impressionné et effrayé. (*A Natacha.*) En passant dans la rue, tout à l'heure, j'ai aperçu de la lumière à vos fenêtres et une pensée qui me poursuit depuis longtemps s'est à ce point emparée de moi que je n'ai pas pu y résister; je suis entré chez vous. Pourquoi ? Je vais vous le dire tout de suite, mais je vous prierai tout d'abord de ne pas vous formaliser de la brutalité de mon explication.

NATACHA. Je vous écoute.

LE PRINCE VALKOVSKI. Je compte aussi sur votre perspicacité; mais si je me suis permis de venir vous voir ce soir, c'est parce que je sais à qui j'ai affaire. Je vous connais depuis longtemps bien que j'aie été très coupable et très injuste envers vous. Vous savez qu'il existe de vieilles dissensions entre votre père et et moi. Je ne me justifie pas : peut-être suis-je plus coupable envers lui que je ne le pensais jusqu'à présent. Mais s'il en est ainsi, c'est que moi-même j'ai été trompé, comme je l'ai été à votre endroit quand vous vous êtes enfuie avec Aliocha. Je vous avoue que j'ai eu très peur pour lui, et que j'ai ajouté foi à toutes sortes de calomnies. Mais je ne vous connaissais pas encore; les renseignements que j'ai fait prendre depuis m'ont entièrement rassuré. D'ailleurs, le fait que vous ne l'ayez pas contraint à vous épouser malgré toute l'influence, tout le pouvoir que vous exercez sur lui, ce simple fait vous montre sous un jour très favorable. Malgré cela, je vous l'avoue, je suis resté obstinément votre ennemi. Je ne veux pas me disculper, mais je ne vous cèlerai pas mes raisons. Les voici : vous n'avez ni nom, ni fortune. J'ai du bien il est vrai, mais il nous en faut davantage. Notre famille est ruinée et nous avons besoin de relations et d'argent. La belle-fille de la comtesse Zénaïde Féodorovna, quoique sans relations, est immensément riche. Son éducation est parfaite, elle est très belle et fort intelligente, bien qu'à beaucoup d'égards elle soit encore une enfant. Si nous avions tardé le moins du monde, des amateurs se seraient présentés et nous auraient enlevé la fiancée. Il ne fallait donc pas laisser échapper une occasion pareille; aussi, bien qu'Aliocha fût encore très jeune, je décidai de le marier. Vous voyez : je ne vous cache rien. Mais il était trop tard. Sur mon fils régnait déjà sans conteste une autre influence : la vôtre. Depuis mon retour à Pétersbourg, je l'ai observé avec attention et j'ai été surpris de constater en lui un notable changement. Si sa légèreté et son caractère enfantin sont restés les mêmes, il a commencé à s'intéresser à autre chose qu'à des futilités. Ses idées sont encore bizarres et parfois absurdes, mais son cœur est devenu meilleur, et c'est là l'essentiel. Vous l'avez rééduqué complètement. Aujourd'hui il a fait preuve d'une intelligence que j'étais loin de lui soupçonner. Affronter une explication semblable, sans froisser, sans offenser, les hommes les plus sages et les plus adroits n'en sont pas toujours capables. Ceux qui le peuvent précisément sont les cœurs purs et sincères comme le sien. Je suis convaincu que vous n'avez pris aucune part à sa démarche d'aujourd'hui, ni par vos paroles, ni par vos conseils. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

NATACHA. Vous ne vous trompez pas. Je n'ai pas vu Aliocha depuis cinq jours.

LE PRINCE VALKOVSKI. C'est bien ce que je pensais. Notre projet de mariage est donc très compromis et ne peut être repris, et même si c'était encore possible, il n'aurait plus de raison d'être. Voyez-vous, j'aime beaucoup l'avancement, l'argent, la célébrité, le rang même. Il y a certes là une grande part de préjugés, je m'en rends parfaitement compte, mais ces préjugés ont fait de moi ce que je suis, et je ne puis décidément pas les fouler aux pieds. Mais je reconnais qu'il est parfois certaines circonstances qui nous obligent à admettre d'autres considérations. On ne peut pas appliquer à tout la même mesure. Or, j'aime passionnément mon fils, et j'en suis arrivé à la conclusion qu'il ne doit pas vous quitter, car vous seule pouvez faire son bonheur. Nathalie Nicolaïevna, je suis venu pour acquitter ma dette envers vous, et, solennellement, avec tout le respect qui vous est dû, je vous demande de faire le bonheur de mon fils en lui accordant votre main... Mais ce n'est pas tout. Il n'y a pas que cela qui m'ait attiré ici, à une heure aussi tardive... Je suis venu..., je suis venu pour devenir votre ami. Je sais que je n'y ai pas le moindre droit, au contraire, mais permettez-moi d'espérer. Je sais qu'il me faudra attendre longtemps avant de vous convaincre de ma sincérité, mais...

(*Natacha se lève, et, sans un mot, profondément émue, lui tend la main. Le prince s'en saisit et la porte à ses lèvres*).

Ah ! Merci, Nathalie Nicolaïevna, merci !...

ALIOCHA, *enthousiaste.* Qu'est-ce que je t'avais dit, Natacha. Et tu ne me croyais pas, tu ne me croyais pas quand je te disais que c'est l'homme le plus noble de la terre. Oh ! Père ! Père ! (*Il embrasse la main de son père*).

LE PRINCE VALKOVSKI, *riant.* C'est assez, c'est assez, je m'en vais... Je vous avais demandé dix minutes, je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Mais je pars avec l'impatience de vous revoir le plus tôt possible. Me permettez-vous de venir vous voir aussi souvent que j'en aurai le loisir ?

NATACHA. Oui... Oui... aussi souvent que possible, prince. Je désire au plus vite... vous aimer.

LE PRINCE VALKOVSKI. Comme vous êtes sincère, vous ne cherchez même pas à mentir pour dire une simple politesse, mais votre sincérité m'est infiniment chère et précieuse. Je sens qu'il me faudra attendre longtemps pour mériter votre affection...

NATACHA. Ne dites pas cela, prince...

LE PRINCE VALKOVSKI. Soit. Mais deux mots encore. Figurez-vous que j'ai reçu une lettre très importante qui m'oblige à quitter Pétersbourg sans délai. Ne pensez surtout pas que je sois venu vous voir si tard parce que je n'en aurais eu le temps ni demain, ni après-demain. Vous ne le pensez sûrement pas, mais voici un bel échantillon de mon esprit soupçonneux. Pourquoi m'a-t-il semblé que vous ne manqueriez pas de le penser ? Ah ! cette méfiance m'a beaucoup gêné dans la vie, et le procès qui m'oppose en ce moment à votre père n'est peut-être qu'une conséquence de ce fâcheux trait de caractère. Je serai donc absent quelques jours..., mais j'espère revenir sans faute samedi prochain; je viendrai vous voir le jour même. Dites-moi, pourrais-je venir passer ici toute la soirée ?

Natacha. Bien sûr. Je vous attendrai samedi soir avec impatience.

Le prince Valkovski. Ah ! Comme je suis heureux, j'apprendrai ainsi à mieux vous connaître. Allons !... je m'en vais. Bonsoir, chère Nathalie Nicolaïevna (*Il lui baise la main*) Bonsoir, Ivan Petrovitch, il m'a été très agréable de renouer connaissance. Je connais deux de vos lectrices les plus ferventes. Ce sont la comtesse, ma meilleure amie et sa belle-fille Catherine Féodorovna. Vous ne me refuserez pas le plaisir de vous présenter un jour à ces dames...

Ivan Petrovitch. Ce me sera un grand honneur, Prince...

Le prince Valkovski. Eh bien, c'est parfait, à très bientôt. Bonsoir, mes amis, bonsoir. (*Il sort*).

scène 4

NATACHA, IVAN PETROVITCH, ALIOCHA,

Ivan Pétrovitch et Natacha échangent un regard après la sortie du prince. Aliocha s'assied près de Natacha et lui baise doucement la main.

Aliocha. Eh bien, Natacha, tout a changé pour nous... Et comme il est délicat. Il a vu ton pauvre logement et il n'a pas dit un mot. Je te l'avais bien dit, il peut tout comprendre, tout sentir. C'est vraiment un homme extraordinaire, n'est-ce pas ? Mais j'y pense, ne ferais-je pas bien de le raccompagner ? Qu'en penses-tu, Natacha ? Je reviendrai chez toi demain matin.

Natacha. Oui, c'est une bonne idée... et tu viendras demain, dès que tu pourras. Mais cette fois, tu ne te sauveras plus pendant cinq jours...

Aliocha. Ne dis pas cela, ma chérie. Demain, à l'aube, je serai ici... Vania, vous venez avec moi ?

Natacha. Non, il doit rester, nous avons encore à parler. C'est promis, Aliocha, demain, dès l'aube ?

Aliocha. C'est promis, ma chérie. (*Il l'embrasse*). Bonsoir, Vania, à bientôt.

Ivan Petrovitch. Bonsoir.

(*Aliocha est sorti*)

scène 5

NATACHA, IVAN PETROVITCH

Ivan Petrovitch, *après un temps.* Eh bien, tout a l'air de s'arranger. Cela en prend le chemin du moins...

Natacha. Vania... que penses-tu du prince ?

Ivan Petrovitch. S'il a parlé franchement, c'est selon moi un homme parfaitement noble.

Natacha. S'il a parlé franchement, que veux-tu dire ? Mais il ne pouvait pas ne pas être franc !

Ivan Petrovitch. Je le crois.

Natacha. Pourquoi le regardais-tu si fixement ?

Ivan Petrovitch. Il m'a semblé un peu étrange...

Natacha. Oui, à moi aussi... Il parle d'une telle façon. Ecoute : je ne l'ai pas choqué quand je lui ai dit que je voulais l'aimer le plus vite possible ?

Ivan Petrovitch. Mais non, pourquoi ?

Natacha. Et... ce n'était pas bête ? Cela voulait dire que je ne l'aimais pas encore.

Ivan Petrovitch. Au contraire, c'était parfaitement naïf et spontané. C'est lui qui serait stupide s'il ne comprenait pas cela. Il est vrai qu'avec son usage du grand monde...

Natacha. Je suis fatiguée, Vania... Sais-tu, rentre chez toi... et viens demain, dès que tu pourras. Pardonne-moi, mon ami, mais j'ai besoin d'être seule.

Ivan Petrovitch. Je te comprends, Natacha, repose-toi. Bonsoir.

Natacha. Bonsoir, Vania.

(*Ivan Pétrovitch est sorti. La lumière décroît progressivement*).

NOIR

Bref enchaînement musical avec le tableau suivant.

Un coin de rue, le soir. Un banc. Lorsque le rideau se lève, le vieil Ikhmeniev est seul en scène. C'est un homme d'une soixantaine d'années. Entre Ivan Pétrovitch...

scène 6

IKHMENIEV, IVAN PETROVITCH

Ikhmeniev. Voilà plus d'une heure que je t'attends, mon ami. Je m'étais dépêché de venir te voir, car il m'arrive quelque chose de très grave... Mais, qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?...

Ivan Petrovitch. Je ne me sens pas bien; la tête me tourne depuis ce matin.

Ikhmeniev. Prends garde, il ne faut pas négliger cela. Tu as pris froid sans doute.

Ivan Petrovitch. Non, c'est simplement la fatigue... Et vous, comment allez-vous ?

Ikhmeniev. Ça va, ça va... Mais assieds-toi, j'ai à te parler sérieusement. Tout d'abord, il faut que je t'explique certaines circonstances... extrêmement délicates... Et puis, à quoi bon ! Il n'y a rien à expliquer; tu comprendras tout toi-même. C'est très simple. Voilà, j'ai décidé de provoquer le prince en duel et je te demande d'arranger cette affaire, et d'être mon témoin... Eh bien ! Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Je ne suis pas encore fou !

Ivan Petrovitch. Mais permettez, Nicolas Sergueitch ! Quel est le prétexte, le but ?

Ikhmeniev. Un prétexte ! Un but ! C'est charmant.

Ivan Petrovitch. C'est bon, c'est bon. Je sais ce que vous allez me dire, mais à quoi ce duel servira-t-il ? Je vous l'avoue, je ne comprends pas.

Ikhmeniev. Ecoute ! Mon procès avec le prince est terminé, c'est-à-dire qu'il va se terminer ces jours-ci; il ne reste plus que des formalités d'usage, sans importance, et je l'ai perdu ! Je dois payer dix mille

---

Sous l'égide de L'Avant-Scène, *Ange Gilles, l'animateur bien connu de la R.T.F. et président des galas de la Pièce en un acte, parlera d'* « *Une année de Théâtre* » *au Casino de Biarritz, le samedi 2 août, à 17 heures. La Troupe de J.-P. Martin qui doit jouer le soir,* « *Marius* » *de Marcel Pagnol, illustrera cette conférence en interprétant la pièce de Henri Duvernois* « *Le Chevalier Canepin* ».

Anges Gilles répétera cette conférence au cours du mois d'août à Luchon, Toulouse et Bordeaux. La radio et la presse locale indiqueront les dates et lieu de ces causeries.

Les entrées sont gratuites et des places de choix seront réservées aux abonnés de « *L'Avant-Scène* ».

roubles; c'est ce que les juges ont arrêté, ma propriété sert de garantie. Par conséquent, dans quelques jours, le gredin pourra se vanter de m'avoir complètement dépouillé. Ainsi très vénérable prince, vous m'avez insulté pendant des mois et des mois, vous avez sali mon nom, l'honneur de ma famille, et j'ai dû supporter tout cela ? Aujourd'hui, je relève la tête. Le procès est terminé maintenant et rien ne vous empêche de venir vous expliquer avec moi sur le terrain. Voilà l'affaire, Vania, et dis-moi si je n'ai pas raison de vouloir enfin me venger de tout, oui, de tout.

IVAN PETROVITCH. Ecoutez, Nicolas Sergueitch... Pouvez-vous être tout à fait sincère avec moi ?

IKHMENIEV. Certainement...

IVAN PETROVITCH. Dites-moi alors, est-ce uniquement un sentiment de vengeance qui vous incite à le provoquer en duel ?

IKHMENIEV. Vania, tu sais que je ne permets à personne de toucher à certains sujets dans la conversation... mais pour toi, je ferai une exception... Eh bien ! oui, j'ai aussi un autre but; c'est celui de sauver ma fille qui se perd, et la détourner du chemin où l'ont engagée les derniers évènements.

IVAN PETROVITCH. Mais comment ce duel pourra-t-il la sauver ?

IKHMENIEV. En compromettant tout ce qui se trame là-bas... Ne va surtout pas t'imaginer que c'est la tendresse paternelle ou autres fariboles de ce genre qui parlent en moi. Tout ça, ce sont des bêtises. Je ne montre à personne le fond de mon cœur, toi-même tu ne le connais pas. Ma fille m'a abandonné pour s'enfuir avec son amant et je l'ai arrachée de mon cœur une fois pour toutes : Si tu me vois pleurer, cela ne veut nullement dire que je désire lui pardonner. Je pleure sur mon bonheur perdu, sur la vanité de mes rêves, et non sur elle, telle qu'elle est devenue... Bien qu'elle ne soit plus ma fille, c'est tout de même un être dupé, faible et sans défense, et que cette union risque de perdre définitivement. Je peux l'empêcher par ce duel. S'il se bat, le prince ne voudra plus de ce mariage et son fils y renoncera de lui-même. En un mot, je m'oppose à cette union et je ferai mon possible pour qu'elle n'ait pas lieu... Me comprends-tu maintenant ?

IVAN PETROVITCH. Non. Si vous désirez le bonheur de Natacha, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas empêcher ce mariage. C'est la seule chose qui puisse la réhabiliter aux yeux du monde.

IKHMENIEV. Je me fous de l'opinion du monde. Et voilà ce qu'elle doit penser, elle aussi.

IVAN PETROVITCH. Vous ne jugez pas clairement, Nicolas Sergueitch. Le prince vous a offensé, vous brûlez de vous venger et pour cela vous sacrifiez allégrement le bonheur de votre fille. C'est cruel et égoïste.

IKHMENIEV. Tu es injuste envers moi, Vania, je t'assure que tu es injuste. Mais laissons cela. Je ne peux pas mettre mon cœur à nu devant toi. (*Il se lève et prend son chapeau.*) Je te dirai seulement ceci : tu viens de me parler du bonheur de ma fille, eh bien, je ne crois pas à ce bonheur. Ce mariage ne se fera jamais, entends-tu, même sans mon intervention.

IVAN PETROVITCH. Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

IKHMENIEV. Rien de particulier... mais ce maudit renard n'a pu se résoudre à une pareille démarche sans une profonde raison que j'ignore encore, mais que je finirai bien par découvrir. C'est un piège, j'en suis convaincu. Souviens-toi de mes paroles : c'est un piège.

IVAN PETROVITCH. Ecoutez, Nicolas Sergueitch, décidons d'attendre. Cette affaire se résoudra peut-être d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des solutions violentes et artificielles comme ce duel. Le temps dénouera cela mieux que quiconque. Et enfin, permettez-moi de vous le dire, votre projet est parfaitement irréalisable. Comment avez-vous pu croire que le prince accepterait votre défi ?

IKHMENIEV. Et pourquoi ne l'accepterait-il pas ? Qu'est-ce qui te prend ? As-tu perdu l'esprit ?

IVAN PETROVITCH. Je vous jure qu'il ne l'acceptera pas. Il trouvera un prétexte parfaitement plausible, il mènera l'affaire rondement, et pendant ce temps, vous serez couvert de ridicule.

IKHMENIEV. Ne dis pas cela, mon cher..., je ne comprends pas..., je ne comprends pas...

IVAN PETROVITCH. Croyez-moi. Il présentera de telles raisons que vous serez le premier à reconnaître l'impossibilité de ce duel. N'oubliez pas que vous avez été son intendant, et jamais il n'acceptera de se battre avec vous.

IKHMENIEV. Tu crois ?... Eh bien ! qu'il en soit comme tu voudras. J'attendrai... Nous verrons bien ce que fera le temps... Mais il faut que tu me donnes ta parole de ne jamais rapporter cette conversation, à personne, entends-tu ?

IVAN PETROVITCH. C'est entendu, je vous donne ma parole.

IKHMENIEV. Maintenant une dernière question... As-tu de l'argent ?

IVAN PETROVITCH. De l'argent ?

IKHMENIEV. Oui, je sais les conditions dans lesquelles tu vis... et je me dis qu'un jour tu peux avoir des dépenses imprévues, alors voici cent cinquante roubles... pour parer à toute éventualité...

IVAN PETROVITCH. Cent cinquante roubles pour parer à toute éventualité ? Mais vous venez de perdre votre procès...

IKHMENIEV. Vania, à ce que je vois, tu ne comprends pas du tout ! Tu peux avoir des besoins EXTRAORDINAIRES, prends cet argent. Dans certains cas, l'argent procure l'indépendance, la liberté de décision. Tu n'en as peut-être pas besoin pour le moment, mais il faut penser aussi à l'avenir. En tout cas, je te laisse cet argent, c'est tout ce que j'ai pu rassembler. Si tu ne le dépenses pas, tu me le rendras. Et maintenant adieu. Soigne-toi, ne néglige pas ta santé. Je viendrai te voir demain. Bonsoir, mon ami...

NOIR

Bref enchaînement musical avec le tableau suivant.

---

acte 2

Chez Natacha.
Lorsque le rideau se lève, le prince Valkovski et Ivan Pétrovitch sont en scène.

scène 1

LE PRINCE VALKOVSKI, IVAN PETROVITCH, NATACHA

LE PRINCE VALKOVSKI. Et Aliocha a pu installer Nathalie Nicolaïevna dans un pareil taudis ! Ce sont des détails, me direz-vous, mais ils caractérisent un homme. La tête me tourne quand je pense à leur avenir. (*Entre Natacha*)

NATACHA. Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, Prince.

LE PRINCE VALKOVSKI. Chère Nathalie Nicolaïevna ! C'est à vous de me pardonner d'être venu si tôt. (*Il lui baise la main.*) Mais j'avais tellement envie de vous voir ! Vous ne m'êtes pas sortie de l'esprit tous ces derniers jours. Je n'ai fait que penser à vous. (*Il se débarrasse de son manteau et de son chapeau.*) Mais nous allons parler tout à loisir... Mon chenapan de fils, à ce que je vois, n'est pas encore là.

NATACHA. Non, l'avez-vous vu aujourd'hui ?

LE PRINCE VALKOVSKI. Oh ! je ne l'ai aperçu qu'une minute, et encore dans la rue. Il avait l'air très pressé de se rendre chez Catherine Féodorovna. Mais il va être là dans un instant...

NATACHA. Il vous a sans doute promis de venir ce soir ?

LE PRINCE VALKOVSKI. Eh ! mon Dieu, il ne manquerait plus qu'il ne vienne pas ! Comment pouvez-vous le demander ? Mais je comprends : vous êtes fâchée contre lui. C'est effectivement mal de sa part de ne pas arriver le premier. Mais ne lui en veuillez pas : vous savez combien il est léger et étourdi.

NATACHA. Ignorez-vous donc qu'il n'est pas venu me voir une seule fois tous ces jours-ci ?

LE PRINCE VALKOVSKI. Comment ? Pas une seule fois ? Que dites-vous-là ?

NATACHA. Vous êtes venu ici mardi, tard dans la soirée; le lendemain matin il est passé me voir une demi-heure, et depuis je ne l'ai pas revu.

LE PRINCE VALKOVSKI. Mais c'est invraisemblable ! Et moi qui pensais qu'il ne sortait plus de chez vous. Ce que vous venez de me dire, m'étonne profondément.

NATACHA. Vraiment ? Je pensais que cela non seulement ne vous surprendrait pas, mais que vous saviez d'avance qu'il en serait ainsi.

LE PRINCE VALKOVSKI. Je le savais, moi ? Mais je vous assure, Nathalie Nicolaïevna, je n'ai fait que l'entrevoir un instant aujourd'hui. Je trouve bien étrange que vous ayez l'air de douter de moi.

NATACHA, *souriante.* Dieu m'en préserve ! Je suis absolument certaine que vous avez dit la vérité. (*Elle éclate de rire.*)

LE PRINCE VALKOVSKI. Expliquez-vous ?

NATACHA. Qu'y-a-t-il à expliquer ? Je parle très clairement. Vous savez combien « il est léger et étourdi ». Maintenant qu'il a toute sa liberté, il se sera laissé entraîner.

LE PRINCE VALKOVSKI. Mais il est impossible de se laisser entraîner ainsi, il doit y avoir quelque chose là-dessous. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que vous sembliez m'en rendre responsable, alors que j'étais absent. Je vois que vous lui en voulez beaucoup, et cela se comprend. Vous en avez tous les droits et... et... bien entendu, je suis le premier coupable, pour cette seule raison que je suis le premier à vous être tombé sous la main, n'est-ce pas ? (*Il rit. Silence glacial de Natacha.*) Permettez, Nathalie Nicolaïevna, j'admets que je sois coupable, mais uniquement en ceci que je suis parti le lendemain du jour où nous avons fait connaissance; de sorte qu'avec la méfiance qui vous caractérise vous avez déjà changé d'opinion à mon sujet. Si j'étais resté à Pétersbourg, vous auriez appris à mieux me connaître, et Aliocha, sous ma surveillance, ne se serait pas montré aussi volage. Mais soyez sans crainte : quand il sera là, je le sermonnerai d'importance; vous entendrez vous-même ce que je lui dirai.

NATACHA. C'est-à-dire que vous ferez en sorte qu'il commencera à sentir que je lui pèse. Il est impossible qu'intelligent comme vous l'êtes, vous pensiez vraiment m'aider de cette façon.

LE PRINCE VALKOVSKI. Voudriez-vous insinuer par là que je désire lui faire sentir que vous lui êtes à charge ? Vous m'offensez, Nathalie Nicolaïevna !

NATACHA, *très souriante.* Je m'efforce d'éviter toute insinuation quel que soit mon interlocuteur. Bien au contraire, j'essaye toujours de parler le plus clairement possible...et vous vous en convaincrez dès aujourd'hui même. Je n'ai pas l'intention de vous offenser, je n'ai aucune raison de le désirer; et d'ailleurs vous ne vous offenserez pas de mes paroles quelles qu'elles soient. J'en suis absolument convaincue, car je comprends parfaitement nos rapports mutuels : Vous ne pouvez pas les prendre au sérieux, n'est-ce pas ? Mais si réellement je vous ai blessé, je suis prête à vous demander pardon afin de remplir envers vous tous les devoirs de l'hospitalité...

LE PRINCE VALKOVSKI. Je ne vous comprends pas très bien, Nathalie Nicolaïevna.

NATACHA. Vous voulez me prouver que vous êtes droit et sincère avec moi ?

LE PRINCE VALKOVSKI. Assurément !

NATACHA. Accordez-moi, alors, ce que je vais vous demander.

LE PRINCE VALKOVSKI. Je vous en donne ma parole d'avance.

NATACHA. Voici : N'inquiétez Aliocha ni aujourd'hui, ni demain par une allusion à mon sujet. Ne lui faites aucun reproche, aucune remontrance pour m'avoir oubliée tous ces derniers jours. Je veux l'accueillir comme si rien ne s'était passé entre nous. J'ai besoin qu'il en soit ainsi.

LE PRINCE VALKOVSKI. Avec le plus grand plaisir. Et permettez-moi d'ajouter que j'ai rarement rencontré des vues aussi claires et aussi...

(*Aliocha est entré en coup de vent.*)

scène 2

ALIOCHA, IVAN PETROVITCH, LE PRINCE VALKOVSKI, NATACHA

ALIOCHA. Me voici ! Moi qui aurais dû être là le premier ! Bonsoir, Natacha ! Bonsoir, Vania ! Vous allez tout savoir ! Tout à l'heure, père, nous n'avons pas eu le temps d'échanger deux mots et j'avais tant de choses à te dire. Natacha ! mon trésor, bonjour, mon ange. (*Il s'assied à côté d'elle et lui baise ardemment les mains.*) Comme je me suis ennuyé de toi tous ces derniers jours ! Mais que veux-tu, je n'ai pas pu, je n'ai pas pu faire autrement. Je n'ai pas trouvé le temps.

NATACHA. Mais... Où donc..., où donc as-tu été tous ces jours d'ici ?

ALIOCHA. C'est vrai, je dois te sembler bien coupable, mais ce n'est qu'une apparence. Quand tu sauras tout, tu seras la première à me pardonner. (*A Ivan Pétrovitch.*) Vania, ce n'est qu'hier soir que j'ai pu prendre connaissance de votre mot, et vous avez parfaitement raison.

NATACHA. De quel mot s'agit-il ?

ALIOCHA. Il est venu chez moi hier soir, ne m'a pas trouvé, bien entendu, et m'a grondé copieusement dans une lettre qu'il m'a laissée parce que je ne venais pas te voir.

LE PRINCE VALKOVSKI. Mais si tu avais le temps d'être du matin au soir chez Catherine Féodorovna...

ALIOCHA. Je sais, je sais ce que tu vas me dire. Si tu avais le temps d'aller chez Katia, tu avais deux fois plus de raisons de te trouver ici. Je suis entièrement d'accord avec toi, père. Mais il y a dans la vie des événements inattendus et étranges qui embrouillent tout et mettent tout sens dessus-dessous. Et je me suis trouvé dans de pareilles circonstances. Je vous le dis : j'ai complètement changé ces jours-ci, jusqu'au bout des ongles !

LE PRINCE VALKOVSKI, *railleur*. Que t'est-il donc arrivé ?

ALIOCHA. Ce qui m'est arrivé ?... Ah ! mes amis ! Ce que j'ai vu ! Ce que j'ai fait ! Les gens que j'ai rencontrés ! Natacha, il faut tout d'abord que tu saches quel trésor est cette Catherine Féodorovna. C'est une perfection, je ne la connaissais pas du tout jusqu'à présent. Si seulement tu avais pu entendre ce qu'elle m'a dit de toi lorsque je lui ai raconté tout ce qui s'était passé entre nous mardi dernier... A ce propos, je me souviens combien j'ai eu l'air sot le lendemain quand je suis venu te voir. Tu m'accueilles avec joie, tu es toute pénétrée de notre nouvelle situation, tu veux me parler de tout cela, et moi, je joue à l'homme posé, je parade et je prends les airs d'un homme qui va bientôt être un mari... Quel imbécile j'étais ! et comme tu as dû te moquer de moi et de toutes mes simagrées. En te quittant je suis allé chez Katia, et c'est ce jour-là que nous avons appris à nous connaître parfaitement. C'est arrivé d'une façon étrange; je ne m'en souviens même plus. Quelques paroles chaleureuses, l'expression sincère de quelques idées, et nous étions unis pour la vie. Il faut, oui, il faut que tu la connaisses, ma chérie. Elle m'a fait comprendre quel trésor tu étais pour moi. Elle m'a exposé toutes ses idées et sa façon d'envisager l'existence; c'est une fille si sérieuse, si enthousiaste. Elle m'a parlé de notre devoir, de notre mission à l'égard de l'humanité, et comme les cinq ou six heures qu'a duré notre entretien ont suffi à nous rapprocher complètement, nous avons fini par nous jurer une amitié éternelle, en nous promettant de collaborer toujours à la même œuvre.

LE PRINCE VALKOVSKI, *éclatant de rire*. Oh ! c'est trop drôle ! De quelle œuvre parles-tu ?

ALIOCHA. J'ai tellement changé, père, que tout ceci doit sûrement te surprendre; je prévois même d'avance tes objections. Vous êtes tous des gens pratiques, vous avez des principes rigides, sévères, éprouvés et vous regardez avec ironie et incrédulité tout ce qui est jeune et spontané. Mais je ne suis plus celui que tu connaissais il y a quelques jours, père. Je suis un autre homme. Je sais désormais que mon opinion est juste et je la poursuivrai jusqu'en ses dernières conséquences !

LE PRINCE VALKOVSKI, *railleur*. Oh ! Oh ! Quelle philosophie ! Tu ferais mieux de nous raconter ce qui t'est arrivé.

ALIOCHA. Mais c'est ce que je fais (*à Natacha* :) Vois-tu, Catherine a deux parents lointains, Léon et Boris. Tous deux sont étudiants, j'ai fait leur connaissance hier après-midi chez la comtesse. Ils m'ont accueilli à bras ouverts; ce sont des garçons extraordinaires. Comme ils sont nobles ! Ils nourrissent un amour ardent pour toute l'humanité. Katia leur a promis que lorsqu'elle serait en état de disposer de la fortune de son père, elle consacrerait immédiatement un million pour le bien commun.

LE PRINCE VALKOVSKI. Et ce seront probablement Léon et Boris qui disposeront de ce million ?

ALIOCHA. Mais non, père, pourquoi dis-tu cela ? Nous avons effectivement parlé de ce million et discuté longuement de la façon de s'en servir. Nous avons décidé finalement de le consacrer à l'instruction publique.

(*Le prince éclate de rire*).

LE PRINCE VALKOVSKI. Je m'aperçois que je ne connaissais guère Catherine Féodorovna, je m'attendais à bien des choses de sa part, mais ceci...

ALIOCHA. Qu'est-ce qui te semble si étrange, père ? Que personne jusqu'à présent n'ait sacrifié un million et qu'elle le fasse ? C'est cela n'est-ce pas ? Mais est-ce un mal si elle désire être utile au bien commun, c'est-à-dire tout ce qui conduit au progrès, à la charité, à l'amour ?

LE PRINCE VALKOVSKI, *continuant de rire*. Quel galimatias ! C'est enfantin.

ALIOCHA. Père, pourquoi te moques-tu de moi ? Si d'après toi je dis des sottises, prouve-le-moi au lieu de rire. Réfute mes arguments et je te suivrai, mais ne te moque pas de moi, car cela me fait beaucoup de peine.

LE PRINCE VALKOVSKI. Je n'ai pas voulu du tout te blesser, mon ami, au contraire, je te plains car tu agis et parles encore comme un enfant de dix ans. Si j'ai ri, c'est malgré moi, mais je n'avais nulle intention de t'offenser.

ALIOCHA. Pourquoi alors l'ai-je pensé ? Pourquoi ai-je depuis longtemps l'impression que tu m'observes avec ironie, hostilité même ?... Ecoute, père, tu as consenti à mon mariage avec Natacha et nous avons tous apprécié la noblesse de ton geste, car tu as dû te faire violence; mais pourquoi me fais-tu sentir à chaque instant que je ne suis encore qu'un gamin ? On dirait que tu veux me ridiculiser aux yeux de Natacha et nous prouver que notre mariage est absurde. Considères-tu tout cela comme un vaudeville ?...

Mardi soir déjà lorsque je suis revenu avec toi, je t'ai entendu te servir d'expressions singulières qui m'ont surpris et même blessé. Et mercredi en partant, tu as également fait quelques allusions à notre situation actuelle. Tu as parlé de Natacha et de moi, non pas de façon injurieuse, au contraire, mais pas comme j'aurais voulu t'en entendre parler; trop légèrement, sans affection, sans déférence. C'est difficile à dire, mais le ton était clair : le cœur sent toujours ces choses-là. Dis-moi que je fais erreur. Détrompe-toi, rassure-moi et rassure-la, elle aussi, car tu l'as blessée, je l'ai deviné dès le premier coup d'œil quand je suis entré ici...

Le prince Valkovski. Mon ami, il est évident que je ne puis me rappeler tout ce que je t'ai dit; mais il est bien étrange que tu aies interprété mes paroles dans ce sens et je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour te détromper. Si j'ai ri tout à l'heure, c'est assez compréhensible. Quand je pense que tu vas bientôt te marier ! Cela me paraît, maintenant absolument impossible, ridicule même, et, pardonne-moi, grotesque. Je me suis trop hâté de donner mon consentement, car je vois que vous ne vous convenez nullement.

Aliocha. Père...

Le prince Valkovski. Tu viens de nous parler pendant toute une heure de ton amour de l'humanité et de la noblesse de tes amis, mais tu supportes allégrement que Nathalie Nicolaïevna vive dans cet appartement misérable. Comment n'as-tu pas senti que tu n'as pas les moyens de remplir tes obligations ? Si tu penses : « Vis avec moi, même si tu dois en souffrir », c'est inhumain, c'est ignoble. Et puis, as-tu songé une seule fois, à toutes les souffrances, à toutes les amertumes, à tous les soupçons auxquels tu l'as exposée ces derniers quatre jours ? (*A Natacha.*) Pardonnez-moi si j'ai manqué à ma parole, mais tout cela est bien plus grave que je ne pensais... (*A Aliocha.*) Je l'ai trouvée en proie à de telles souffrances que j'ai compris en quel enfer tu avais transformé tous ces jours qui auraient dû être les plus heureux de son existence. Tu es entièrement coupable, car tu n'avais pas le droit de négliger le premier de tes devoirs. Et cela je ne te le pardonne pas.
(*Silence. Aliocha après avoir regardé Natacha, se lève et va près du paravent.*)

Natacha, *regardant le prince.* Ne te désole pas, Aliocha... D'autres sont plus coupables que toi. Assieds-toi, et écoute ce que j'ai à dire à ton père. Il est temps d'en finir.

Le prince Valkovski. Expliquez-vous, Nathalie Nicolaïevna, je vous en prie instamment. Vous ne parlez que par énigmes. Cela devient insupportable à la fin.

Natacha. Qu'y a-t-il à expliquer ? Vous saviez d'avance ce qui se passerait ici après la soirée de mardi et vous avez tout calculé comme sur vos doigts. Votre plus cher désir est de nous séparer, et vous n'avez pris au sérieux ni moi, ni la demande en mariage. Vous vous amusez et Aliocha avait raison de vous reprocher de considérer tout cela comme un vaudeville.

Le prince Valkovski. Pesez vos paroles, je vous prie. Vous êtes méfiante, inquiète, et tout simplement jalouse de Catherine Féodorovna. C'est pourquoi vous êtes prête à accuser le monde entier et moi tout le premier. Je ne suis pas habitué à des scènes de ce genre, et je ne resterais pas ici une minute de plus si l'intérêt de mon fils n'était en jeu. Expliquez-vous clairement une fois pour toutes.

Natacha. C'est bon, puisque vous vous obstinez à ne pas vouloir comprendre à demi-mot, je parlerai sans détours. Souvenez-vous de ce que vous avez dit mardi : « Il me faut de l'argent et de l'importance dans le monde. » Vous vous en souvenez ?

Le prince Valkovski. Très bien, mais je ne vois pas...

Natacha. Eh bien ! c'est pour obtenir cet argent et regagner ces positions qui vous glissaient des doigts que vous êtes venu me voir ce soir-là et que vous avez imaginé cette demande en mariage. Vous espériez que cette plaisanterie vous laisserait le temps de réparer l'erreur bien fâcheuse que selon vous, Aliocha avait commise le soir même chez Catherine Féodorovna.

Ivan Petrovitch, *bas.* Natacha !

Le prince Valkovski. « Une plaisanterie. »

Natacha. Aliocha ne vous obéissait plus. Pendant des mois vous vous êtes efforcé de le détacher de moi, mais il ne cédait pas. Et brusquement vous vous êtes trouvé pressé par le temps. Si vous laissiez passer l'occasion, la fiancée et l'argent, l'argent surtout — trois millions de dot — vous glissaient entre les doigts. Il ne vous restait qu'une ressource : qu'Aliocha s'éprît de Catherine Féodorovna. Vous avez pensé que s'il l'aimait, il me quitterait peut-être.

Aliocha. Natacha...

Natacha. Une chose vous donnait de l'espoir : vous aviez remarqué qu'il commençait à me négliger, à s'ennuyer avec moi et qu'il restait jusqu'à cinq jours sans venir me voir. Vous espériez qu'il se lasserait de moi complètement et m'abandonnerait, lorsque brusquement mardi dernier, sa démarche auprès de Catherine Féodorovna est venue renverser tous vos projets. Qu'alliez-vous faire ?

Le prince Valkovski. Permettez...

Natacha. Je parle !... Vous vous êtes demandé ce que vous alliez faire, et vous avez résolu de donner votre consentement à notre mariage, non en réalité, mais seulement comme ça, en paroles, pour le tranquilliser. Pendant ce temps, un nouvel amour était né, vous vous en étiez aperçu, et vous avez tout bâti sur cet amour naissant.

Le prince Valkovski. Du roman, du roman !...

Natacha. Oui, vous avez tout fondé sur ce nouvel amour. Et quelles chances avait cet amour ! Il avait pris naissance alors qu'Aliocha n'avait pas encore découvert toutes les perfections de cette jeune fille. Quand il est venu me voir mercredi, il n'a fait que me parler d'elle tant elle l'avait impressionné. Dès le lendemain, il devait nécessairement ressentir le besoin de revoir cette admirable créature, ne fût-ce que pour lui exprimer sa reconnaissance. Et pourquoi ne pas aller chez elle ? L'autre ne souffre plus, son sort est décidé, il va lui donner toute sa vie, et il ne s'agit ici que d'une minute. Elle serait bien ingrate, cette Natacha, si elle était jalouse de cette minute. Et voilà qu'au lieu d'une minute, on lui enlève un jour, puis deux, puis trois. Et pendant ce temps la jeune fille se révèle à lui sous un jour nouveau. Elle est « si noble », si « enthousiaste », et en même temps « si naïve ». Ils se jurent d'être « amis », d'être « frères et sœurs » et ils ne veulent plus se quitter. Le moment approche, songez-vous, où il va comparer l'ancien amour avec le nouveau. Là-bas tout est connu habituel, trop sérieux. On se montre exigeant avec lui, on le gronde, on lui fait des scènes, et puis c'est si vieux, ça remonte à si loin... Et après, après c'est une affaire de temps. Le mariage avec cette Natacha n'est pas encore fixé ? On peut donc agir par des paroles, des allusions. On peut la calomnier un peu, cette contrariante Natacha. On peut la montrer sous un jour défavorable. On ne sait pas comment cela finira, mais on est sûr du succès !... Aliocha, ne m'en veuille pas ! Ne dis pas que je ne comprends pas ton amour et que je ne l'apprécie pas. Je sais que tu m'aimes encore et qu'en cet instant tu ne comprends pas mes plaintes... Je sais que j'ai mal agi en disant tout cela maintenant, mais que dois-je faire si tout m'apparaît clairement... et si je t'aime de plus en plus... passionnément ?...

ALIOCHA. Natacha, pardon... C'est moi qui suis cause de tout.

NATACHA. Non, ne t'accuse pas, Aliocha. La faute en revient à d'autres..., à nos ennemis.

LE PRINCE VALKOVSKI, *éclatant*. C'est assez ! Ce furieux transport de jalousie passe les bornes. Il dessine votre caractère sous un aspect nouveau pour moi. Je suis prévenu. Nous nous sommes trop hâtés, vraiment trop hâtés. Bien sûr, ma parole est sacrée..., mais je désire le bonheur de mon fils...

NATACHA. Vous reprenez votre parole, n'est-ce pas ? Vous êtes heureux de profiter de l'occasion. Eh bien ! sachez-le, il y a deux jours, seule ici, j'ai résolu de vous la rendre, et je le confirme maintenant devant vous tous : je renonce à ce mariage.

LE PRINCE VALKOVSKI. C'est-à-dire que vous désirez ressusciter en lui ses anciennes inquiétudes, le sentiment du devoir, etc... etc... afin de vous l'attacher à nouveau comme par le passé ? Cela découle de votre théorie, n'est-ce pas ? Mais le temps décidera... J'espère que nos relations ne sont pas définitivement rompues. J'espère également que vous apprendrez à m'estimer davantage. Je voulais vous faire part aujourd'hui de mes projets à l'égard de votre père, et vous auriez vu que... mais restons-en là. Ivan Pétrovitch, maintenant plus que jamais, il me serait agréable que nous fassions plus intimement connaissance. Ce prochain lundi, la comtesse et sa belle-fille Catherine Féodorovna m'honorent de leur visite, et je serai infiniment heureux de vous présenter à ces dames.

IVAN PETROVITCH. Je viendrai sûrement, Prince.

LE PRINCE VALKOVSKI. C'est parfait, nous pourrons ensuite parler tout à loisir. A très bientôt donc, bonsoir. (*Il sort*).

scène 3

NATACHA, IVAN PETROVITCH, ALIOCHA

NATACHA, *à Aliocha*. Tu me reproches ma conduite envers ton père ?

ALIOCHA. Comment pourrais-je te la reprocher quand je suis la cause de tout ? C'est moi qui t'ai mise en colère, et une fois en colère tu l'as accusé parce que tu voulais me disculper. Tu m'excuses toujours et je ne le mérite pas. Il fallait trouver un coupable et tu as pensé que c'était lui. C'est moi qui suis la cause de tout.

NATACHA. Le plus grave, c'est qu'il a détruit notre paix pour toujours. Il t'a attiré par une feinte bonté, une fausse générosité et il en profitera pour te monter de plus en plus contre moi.

ALIOCHA. Je te jure que non ! Quand il a dit : « nous nous sommes trop hâtés », c'est qu'il était agacé. Tu verras, dès demain, ou un de ces jours, il reviendra là-dessus, et s'il s'est fâché au point de ne plus vouloir notre mariage, je te jure que je ne lui obéirai pas. J'en aurai peut-être la force. Et sais-tu qui nous aidera ? Catherine Féodorovna. Si je vais souvent la voir...

NATACHA. Je t'en prie, Aliocha, vas-y tant que tu voudras et sois heureux avec elle si ça te plaît. Je ne peux pas exiger de ton cœur plus qu'il ne peut me donner.

(*Le silence s'établit.*)

IVAN PETROVITCH, *désignant une petite table encombrée de bouteilles de vin et de hors-d'œuvre*. Natacha, pour qui avais-tu préparé tout cela ?

NATACHA. Tu vois comme je suis, Vania. Je savais que tout finirait mal aujourd'hui, et pourtant je conservais l'espoir qu'Aliocha reviendrait, qu'il ferait la paix, que mes soupçons se révéleraient sans fondement ; et à tout hasard j'avais préparé ces hors-d'œuvre et ce vin... Pour le cas où nous nous attarderions à parler.

ALIOCHA. Tu vois, Natacha, il y a deux heures tu ne croyais pas à tes propres soupçons. Il faut arranger tout cela. Tout est arrivé par ma faute ; c'est à moi de tout réparer ! Natacha ma chérie, permets-moi d'aller trouver tout de suite mon père. Il faut absolument que je le voie : je lui expliquerai tout, je parlerai uniquement en mon nom et j'aplanirai tout. Demain dès l'aube je serai ici et je resterai toute la journée chez toi. Bonsoir, ma chérie, bonsoir. (*Il l'embrasse et sort.*)

scène 4

NATACHA, IVAN PETROVITCH

NATACHA. Tout est fini, Vania, tout est perdu ! Il m'aime, il ne cessera jamais de m'aimer, mais il aime aussi Catherine Féodorovna et bientôt il l'aimera plus que moi... Oh ! Vania, c'est en toi que je mets tous mes espoirs maintenant. Le prince veut se lier avec toi. Ne refuse pas, et fais ton possible, au nom du Ciel, pour te rendre chez lui ce lundi. Tu y feras la connaissance de Catherine Féodorovna ; tu l'observeras et tu me diras au juste qui elle est. J'ai besoin que tu ailles là-bas. Personne ne me comprend aussi bien que toi. Vois aussi à quel point ils sont amis, ce qu'il y a entre eux, de quoi ils parlent. Prouve-moi encore ton amitié, Vania. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi.

NOIR

Fin de la première partie.

A NOS ABONNÉS

Nous rappelons à nos abonnés que notre collection annuelle comportant 23 *numéros, le présent numéro est le seul qui sera publié en août.*

Ils recevront donc le prochain numéro le 1er *septembre.*

MAQUETTE DU DEUXIÈME DÉCOR DE JOSÉ QUIROGA



acte 3

Chez le prince Valkovski. Un petit salon meublé confortablement et avec goût, quoique sans aucun luxe. Deux portes. Celle du fond communique avec le salon principal où sont réunis les invités du prince.

scène 1

LE PRINCE VALKOVSKI, CATHERINE FEODOROVNA, IVAN PETROVITCH *et* ALIOCHA

LE PRINCE VALKOVSKI. Je vous laisse, mes chers enfants... Mes invités me réclament... A tout à l'heure, Ivan Petrovitch.

IVAN PETROVITCH. A tout à l'heure, Prince.

(*Le prince sort.*)

scène 2

CATHERINE FEODOROVNA, IVAN PETROVITCH, ALIOCHA

Ivan Petrovitch et Catherine Féodorovna se dévisagent. Celle-ci est une jeune fille de 18 ans à l'expression douce et placide qui, au premier coup d'œil, n'offre rien de particulier.

ALIOCHA, *riant.* Pourquoi ne dites-vous rien ? On vous a réunis et vous vous taisez ?

CATHERINE. Ah ! Aliocha, je t'en prie. Laisse-nous au moins le temps... Nous avons tant de choses à nous dire, Ivan Petrovitch et moi, que je ne sais par où commencer... J'avais tellement envie de vous voir. J'avais même pensé à vous écrire.

IVAN PETROVITCH. A quel sujet ?

CATHERINE. Ce ne sont pas les sujets qui manquent... Quand ce ne serait que pour savoir s'il est vrai que Natacha n'est pas froissée lorsqu'il la laisse dans un pareil moment ? Pourquoi es-tu ici, veux-tu me le dire ?

ALIOCHA. Ah ! mon Dieu ! Je m'en vais tout de suite. J'ai dit que je ne resterai ici qu'un moment ; je veux voir comment vous allez engager la conversation et je m'en irai.

CATHERINE. Eh bien, nous sommes ensemble, tu nous as vus, que te faut-il de plus ? (*A Yvan.*) Il est toujours ainsi. Il dit « une petite minute », rien qu'une « petite minute » et sans qu'on s'en aperçoive il reste jusqu'à minuit. « Natacha ne se fâchera pas, elle est si bonne », voilà comment il raisonne toujours.

ALIOCHA. C'est bon !... Je m'en vais si tu y tiens, mais j'aurais tellement voulu rester avec vous...

CATHERINE. Nous n'avons pas besoin de toi ! Au contraire, nous avons beaucoup de choses à nous dire en particulier. Allons, ne sois pas fâché, c'est indispensable... Comprends-le bien.

ALIOCHA. Si c'est indispensable, alors... Bonsoir, Katia. Et je t'en prie, ne me fais plus de reproches au sujet de Natacha. Elle sait combien je l'aime et elle est sûre de moi, j'en suis persuadé. C'est pourquoi il ne faut pas me faire des remontrances comme à un coupable. Tiens, demande-le à Ivan Petrovitch, puisqu'il est là. Il te dira combien Natacha est jalouse et quelle part d'égoïsme il y a dans son amour.

IVAN PETROVITCH. Que dites-vous ?

ALIOCHA. Mais oui ! Elle ne cesse d'exiger que je sois toujours avec elle. C'est-à-dire qu'elle ne l'exige pas ouvertement, mais on voit bien que c'est cela qu'elle veut.

CATHERINE. Comment peux-tu dire une chose pareille, Aliocha, tu devrais avoir honte !

ALIOCHA. Pourquoi avoir honte ? Comme tu es drôle, vraiment. Si Natacha m'aimait autant qu'elle le dit, elle me sacrifierait son plaisir. Cela va de soi...

CATHERINE. Qui t'a mis cette idée dans la tête ? Avoue que c'est ton père. Il t'a parlé de Natacha aujourd'hui... Et je t'en prie, ne ruse pas avec moi, je m'en apercevrais tout de suite.

ALIOCHA. Oui, il m'en a parlé, mais pas comme tu le

supposes. Il l'a fait en termes très aimables, affectueux, élogieux même. J'en ai été très étonné. Natacha l'avait offensé et il faisait son éloge.

Ivan Petrovitch. Et vous l'avez cru ?

Catherine. C'est un enfant. Il croit toujours tout ce qu'on lui dit.

Aliocha. Mais enfin que me voulez-vous ? Vous ne me supposez jamais que de mauvaises intentions. En disant de Natacha qu'elle était égoïste, j'ai voulu dire qu'elle m'aimait trop, que cela dépassait la mesure, et que c'était pénible pour nous deux. Quant à mon père, il ne me dupera jamais, même s'il le désire. Je ne me laisserai pas faire S'il a dit de Natacha qu'elle était égoïste, ce n'était pas dans le mauvais sens du terme, je l'ai bien compris. Il a dit exactement ce que je viens de vous dire : qu'elle m'aime trop, au point que cela devient presque de l'égoïsme, que cela me pèse et que par suite cela lui sera encore plus pénible qu'à moi.

Catherine. C'est assez, Aliocha. Nous reprendrons cette conversation plus tard. Pour le moment, sois gentil; laisse-nous. Nous devons parler très sérieusement, Ivan Petrovitch et moi, et nous ne disposons que de très peu de temps...

Aliocha. C'est bon, c'est bon, je vous laisse. Je vais passer tout de suite chez Natacha. Au revoir, Katia; au revoir, Ivan Petrovitch. (*Il sort.*)

Catherine. Au revoir, au revoir... Ah ! quel enfant ! Mais nous reparlerons de lui plus tard. Pour le moment, il me faut éclaircir un point important. Que pensez-vous du prince ?

Ivan Petrovitch. Je crois que c'est un homme foncièrement méchant.

Catherine. C'est ce que je crois aussi ! Nous sommes d'accord là-dessus. Nous pourrons donc parler de tout très librement. Et tout d'abord de Natacha... Dites-moi, Ivan Petrovitch, croyez-vous qu'Aliocha et Natacha pourront être heureux ensemble ?

Ivan Petrovitch. Que peut-on dire de sûr là-dessus ?

Catherine. Rien de sûr, bien entendu, mais quelle est votre impression ?

Ivan Petrovitch. Je ne crois pas qu'ils puissent être heureux.

Catherine. Pourquoi ?

Ivan Petrovitch. Parce qu'ils ne se conviennent pas. Ils ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Catherine. C'est bien ce que je pensais... Vous savez, j'ai terriblement envie de la connaître. J'ai beaucoup de choses à lui dire. Je me la représente constamment, elle doit être extraordinairement intelligente et jolie, est-ce vrai ?

Ivan Petrovitch. Oui.

Catherine. Mais comment a-t-elle pu s'éprendre d'un pareil gamin ? Expliquez-moi cela.

Ivan Petrovitch. C'est impossible à expliquer, Catherine Féodorovna. Il est difficile d'imaginer pourquoi et comment on aime... Oui, Aliocha est un enfant. Mais savez-vous à quel point on peut s'attacher à un enfant ? Il est loyal, sincère, terriblement naïf, parfois avec grâce. Elle l'a peut-être aimé... comment dire cela ?... par pitié. Oui, un cœur généreux peut aimer par pitié... Je ne peux guère plus vous éclairer là-dessus. Mais je vais vous poser une question : Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

Catherine, *troublée*. Dieu m'est témoin que je ne le sais pas encore... Il me semble que je l'aime beaucoup.

Ivan Petrovitch. Et pouvez-vous m'expliquer pourquoi ?

Catherine, *après un temps*. Il n'y a pas de mensonge en lui... et quand il me regarde droit dans les yeux... cela me plaît infiniment... Mais je vous demande pardon de vous dire cela, je n'agis peut-être pas bien ?

Ivan Petrovitch. Quel mal y voyez-vous ?

Catherine. Vous avez raison, il n'y a là aucun mal. Si je vous parle aussi sincèrement, Ivan Petrovitch, comme à moi-même, c'est tout d'abord parce que je sais quel excellent homme vous êtes. Je connais toute votre histoire avec Natacha. Je sais combien vous l'avez aimée et combien vous l'aimez encore.

Ivan Petrovitch. Qui vous a dit cela ?

Catherine. Aliocha naturellement. Il vous aime beaucoup, Ivan Petrovitch, bien plus que vous ne l'aimez, me semble-t-il. C'est par ce genre de choses qu'il me plaît... Mais venons-en à l'essentiel. Ivan Petrovitch, je sens que je suis maintenant la rivale de Natacha, et je ne sais ce que je dois faire. J'y pense jour et nuit. La position de Natacha est affreuse... affreuse. Il a tout a fait cessé de l'aimer et il m'aime de plus en plus.

Ivan Petrovitch. C'est exact.

Catherine. Cependant, il ne la trompe pas. Il ignore lui-même qu'il ne l'aime plus.

Ivan Petrovitch. Que comptez-vous faire ?

Catherine. J'ai de nombreux projets, mais je m'y embrouille... C'est pourquoi, je vous attendais avec impatience. Vous connaissez cette affaire beaucoup mieux que moi et vos conseils pourront m'éclairer et me guider. Au début, j'ai pensé : s'ils s'aiment, il faut qu'ils soient heureux et mon devoir est de me sacrifier et de leur venir en aide.

Ivan Petrovitch. Vous avez effectivement adopté cette attitude, je le sais.

Catherine. Oui. Mais quand il a commencé à venir me voir et à m'aimer de plus en plus, j'ai réfléchi, et je me suis demandé si mon sacrifice avait encore un sens... C'est très mal, n'est-ce pas ?

Ivan Petrovitch. C'est naturel.

Catherine. Ce n'est pas mon avis. Vous dites cela parce que vous êtes très bon. Mais laissons cela. Par la suite j'ai été mieux informée sur leurs relations, par le prince, et par Aliocha lui-même, et j'ai deviné qu'ils ne se convenaient pas. Vous-même venez de me le confirmer. J'ai réfléchi alors à ce que j'allais faire et j'ai résolu d'aller moi-même voir Natacha et de prendre une décision avec elle.

Ivan Petrovitch. Qu'avez-vous l'intention de lui dire ?

Catherine. Je lui dirai : vous l'aimez plus que tout au monde, vous devez donc préférer son bonheur au vôtre; par conséquent, il faut vous séparer de lui...

Ivan Petrovitch. Mais croyez-vous qu'elle vous écoutera de gaieté de cœur ? Et comment prendra-t-elle cela ?

Catherine. C'est justement à quoi je pense jour et nuit... Vous ne pouvez vous imaginer combien j'ai pitié d'elle.
(*Un silence*)

Ivan Petrovitch. De toute façon, vous ne regretterez pas de faire sa connaissance. Elle-même désire beaucoup vous rencontrer. Ne vous faites pas trop de chagrin à ce sujet. Le temps dénouera cela mieux que quiconque. Vous devez bientôt partir à la campagne, je crois ?

Catherine. Oui, la semaine prochaine.

Ivan Petrovitch. Et Aliocha doit vous y accompagner ?

Catherine. Oui, le prince y tient beaucoup. Quel homme malhonnête n'est-ce pas ? Des bruits assez étranges courent en ce moment sur lui et sur ma belle-mère... Je sais fort bien qu'ils en veulent tous à mon argent. Ils croient que je ne suis encore qu'une enfant; ils me le disent même ouvertement, les imbéciles ! Ce sont eux qui sont des enfants. Vous les entendez s'agiter ? Quels gens bizarres.

Une voix de femme. Katia ! Katia !

Catherine. Oh ! Ivan Pétrovitch, il me faut partir. Dites-moi, viendrez-vous me voir avant mon départ ?

Ivan Petrovitch. Je ne sais pas, Catherine Féodorovna.

Cela dépendra de certaines circonstances; surtout de mes rapports avec le prince.

CATHERINE. Je comprends... je comprends. Et si, moi, j'allais vous voir ? Serait-ce bien ou mal ?

IVAN PETROVITCH. Qu'en pensez-vous ?

CATHERINE, *souriant*. Je pense que ce serait bien.

(*Entre le prince Valkovski.*)

LE PRINCE VALKOVSKI. Je suis désolé de mettre fin a votre entretien, ma chère Katia, mais la comtesse vous réclame.

CATHERINE. Je m'apprêtais à partir... Au revoir, Ivan Pétrovitch, et merci.

IVAN PETROVITCH. Au revoir, Catherine Féodorovna. A très bientôt.

(*Catherine sort.*)

LE PRINCE VALKOVSKI. Je la raccompagne, mon cher ami... Nous pourrons ensuite parler tout à loisir. (*Il sort.*)

(*Entre un serviteur portant un plateau avec deux verres et quelques bouteilles de champagne. Il débouche une bouteille et s'apprête à remplir les deux verres*)...

LE PRINCE VALKOVSKI, *entrant*. C'est inutile. Je le ferai moi-même, laisse-nous.

scène 3

LE PRINCE VALKOVSKI, IVAN PETROVITCH

LE PRINCE VALKOVSKI. Mon cher Ivan Petrovitch, voici plus d'une heure que j'attendais ce moment !... Katia m'a paru très heureuse d'avoir fait votre connaissance. Vous lui avez été très sympathique. C'est une enfant charmante, n'est-ce pas ? Mais nous en reparlerons. Je veux tout d'abord vous demander conseil. Voilà, j'ai décidé de renoncer aux gains de mon procès avec le vieil Ikhmeniev et de lui rendre ses dix mille roubles. Comment dois-je m'y prendre, selon vous ?

IVAN PETROVITCH. Je ne sais pas, Prince. Considérez-vous cet argent comme le vôtre ou comme le sien ?

LE PRINCE VALKOVSKI. C'est moi qui ai gagné le procès, donc il est à moi.

IVAN PETROVITCH. Mais d'après votre conscience.

LE PRINCE VALKOVSKI. Quelle question ? Bien entendu, cet argent m'appartient. Il me semble que vous ne connaissez pas le fond de cette affaire. C'est lui-même qui a voulu se croire offensé et qui a pris tout cela au tragique. Il est coupable de négligence dans les affaires que je lui avais confiées quand il était mon intendant. Le tribunal l'a reconnu, mais je suis prêt à renoncer à mes droits, et je ne sais sous quelle forme effectuer ce désistement. Le vieux est orgueilleux et entêté. Il est capable de me faire un affront pour me remercier de ma bonté et de me jeter cet argent à la figure.

IVAN PETROVITCH. C'est certain.

LE PRINCE VALKOVSKI. Voilà la difficulté. De toutes façons soyez assez aimable de soumettre cette question à Nathalie Nicolaïevna. Elle pourrait me donner un conseil.

IVAN PETROVITCH. En aucune façon. Si vous restituez l'argent sans explication, Nathalie Nicolaïevna comprendra que vous cherchez à les dédommager, lui pour sa fille ; et elle-même, pour Aliocha. Qu'en somme vous leur versez une indemnité.

LE PRINCE VALKOVSKI, *il éclate de rire*. C'est ainsi que vous interprétez ma proposition, mon cher Ivan Petrovitch ? Vous avez beaucoup trop d'imagination, mais laissons cela. Il y a certaines choses dans le monde qui se font autrement que vous ne le pensez... Dites-moi, mon cher, peut-on vous parler franchement ?

IVAN PETROVITCH. Je vous en prie.

LE PRINCE VALKOVSKI. Vous êtes un jeune écrivain et vous avez besoin de connaître le monde, le « grand monde »; or, vous vous tenez à l'écart de tout, je vous sens prêt à couper tout rapport avec notre milieu. Vous avez tort. Il vous faut songer à votre carrière, à votre avenir, qu'en pensez-vous ?

IVAN PETROVITCH. Je crois que vous vous trompez, Prince. Si je ne vais pas dans ce que vous appelez le grand monde, c'est parce que d'abord, je m'y ennuie, et ensuite parce que je n'ai rien à y faire. Et enfin il m'arrive tout de même d'y aller.

LE PRINCE VALKOVSKI. Je sais. Chez le prince Roumanski, deux fois par an. C'est là-bas que je vous ai rencontré, et le reste de l'année, vous moisissez démocratiquement dans votre mansarde.

IVAN PETROVITCH. Je vous prierai, Prince, de changer de conversation et de laisser là ma mansarde.

LE PRINCE VALKOVSKI. Ah ! mon Dieu ! Voilà que vous vous jugez offensé ! Vous m'avez autorisé pourtant à vous parler amicalement... Mais veuillez m'excuser, je n'ai encore rien fait pour mériter votre amitié... (*Il boit.*) Ce champagne est convenable. Goûtez-le. Voyez-vous, mon cher Ivan Petrovitch, je conçois fort bien qu'il est indécent de jeter son amitié à la tête des gens, mais je comprends aussi fort bien que, si vous êtes assis avec moi, ce n'est pas par pure sympathie à mon égard, mais uniquement parce que je vous ai promis de parler avec vous d'une certaine personne et comme vous veillez à ses intérêts, vous êtes impatient de savoir ce que j'ai l'intention de vous dire. C'est bien cela ? (*Il rit.*)

IVAN PETROVITCH. Vous ne vous trompez pas, c'est précisément pour cela que je suis venu.

(*Le prince éclate de rire.*)

LE PRINCE VALKOVSKI. Je me sens de très bonne humeur ce soir... et vraiment je ne sais pourquoi... Oui, oui, mon ami; j'ai vraiment beaucoup de considération pour cette jeune fille et même de l'affection, je vous assure. Elle est un peu trop capricieuse, mais elle ne manque pas d'un certain piquant, ne trouvez-vous pas ?... Aliocha a eu bon goût pour une fois... Dites-moi, avez-vous beaucoup d'estime pour elle ?

IVAN PETROVITCH. Certainement.

LE PRINCE VALKOVSKI. Et vous l'aimez ?

IVAN PETROVITCH. Vous vous oubliez, prince.

LE PRINCE VALKOVSKI. C'est bon, je ne dirai plus rien... Vous prendrez bien encore un peu de champagne. Qu'en dites-vous, mon cher poète ?

IVAN PETROVITCH. Je ne boirai plus.

LE PRINCE VALKOVSKI. Allons donc ! Il faut absolument que vous me teniez compagnie; je veux que vous partagiez tout avec moi ce soir; considérez, mon cher ami, que si tout ne se passe pas comme je le désire, toute mon inspiration tarira, disparaîtra, se volatilisera, et vous ne saurez rien, et vous êtes ici uniquement pour apprendre quelque chose, n'est-ce pas ? Alors, choisissez... (*Ivan Petrovitch prend le verre de champagne et y trempe les lèvres.*) A la bonne heure ! (*Il rit.*) Charmante, charmante petite fille, bien qu'elle m'ait traité un peu rudement l'autre soir ! Mais ces créatures sont particulièrement attirantes dans ces moments-là. La colère les rend absolument délicieuses. Vous vous y connaissez en femmes ? Une certaine rougeur leur sied admirablement parfois, avez-vous remarqué cela ? Ah ! mon Dieu, mais qu'avez-vous, vous avez l'air de nouveau très fâché ?

IVAN PETROVITCH. Je vous prierais de parler de Nathalie Nicolaïevna sur un autre ton.

LE PRINCE VALKOVSKI. C'est bon, c'est bon, je vais changer de sujet pour vous faire plaisir. Voyez comme je suis doux et conciliant. Nous parlerons de vous, j'ai de l'affection pour vous, Ivan Petrovitch, si vous

saviez quel intérêt amical et sincère je vous porte !...

IVAN PETROVITCH. Prince, ne vaudrait-il pas mieux parler de l'affaire ?

LE PRINCE VALKOVSKI. Vous voulez dire de notre affaire ? Je vous comprends à demi-mot, mon ami, mais vous ne soupçonnez pas à quel point nous y toucherons de près si nous parlons de vous. Aussi, je poursuis : je voulais vous dire, en toute amitié, inestimable Ivan Petrovitch, que vous menez une vie assez ridicule et grotesque. Vous prenez de l'argent d'avance chez votre éditeur, vous payez vos petites dettes et avec ce qui vous reste, vous vous nourrissez de thé et de croûtons de pain pendant six mois, en attendant que l'on imprime votre roman dans la revue de votre éditeur. C'est exact, n'est-ce pas ?

IVAN PETROVITCH. Admettons, mais cependant...

LE PRINCE VALKOVSKI. C'est plus honorable que de voler, de faire des courbettes, d'intriguer, etc.., etc..? Je sais ce que vous voulez dire, tout cela est archiconnu et a été mis noir sur blanc il y a belle lurette.

IVAN PETROVITCH. Vous n'avez donc pas à m'en parler. Ce n'est pas à moi, Prince, de vous enseigner la délicatesse.

LE PRINCE VALKOVSKI. Je ne le pense pas, mais que faire si nous devons précisément toucher à cette corde sensible ? Mais laissons les mansardes en paix ; personnellement je n'en suis pas amateur... sauf dans certaines occasions ! (*Il éclate de rire.*) Mais une chose m'étonne : quel plaisir trouvez-vous à jouer les seconds rôles ? Aliocha vous a enlevé votre fiancée, je le sais, et vous, en vrai poète, vous vous mettez en quatre pour eux, vous leur rendez service, c'est à peine si vous ne faites pas leurs commissions. Pardonnez-moi, mon cher, mais je trouve cela assez laid. Comment n'avez-vous pas honte ? A votre place je mourrais de dépit !

IVAN PETROVITCH. Prince, m'auriez-vous fait rester chez vous pour m'insulter ?

LE PRINCE VALKOVSKI. Mais non, mon ami, je suis tout simplement un homme rompu aux affaires et qui veut votre bonheur. Tenez, que diriez-vous si l'on vous proposait de vous marier ?

IVAN PETROVITCH. Je ne comprends pas...

LE PRINCE VALKOVSKI. C'est pourtant clair. Que diriez-vous si un de vos amis désirant sincèrement votre bonheur vous présentait une personne jeune et jolie, mais... ayant déjà une certaine expérience... Tenez quelqu'un dans le genre de Nathalie Nicolaïevna... Naturellement, il y aurait un dédommagement convenable... Eh bien ! Que diriez-vous ?

IVAN PETROVITCH. Je dis..., je dis que vous êtes fou !

LE PRINCE VALKOVSKI, *éclatant de rire.* Calmez-vous, mon ami, calmez-vous. On dirait que vous voulez me battre. (*Sérieux.*) Ecoutez, nous ne pouvons pas continuer ainsi, il vaut donc mieux que nous nous mettions d'accord. J'ai l'intention de m'expliquer avec vous sur un certain nombre de points, mais il faut que vous soyez assez aimable pour consentir à m'écouter jusqu'au bout, quoi que je dise. Je désire parler à mon idée, et comme il me plaît. Alors, mon jeune ami, serez-vous patient ?

IVAN PETROVITCH. Je vous écoute.

LE PRINCE VALKOVSKI. Ne vous fâchez pas contre moi... Buvons plutôt. (*Il remplit les verres et vide le sien d'un trait.*) Cette stupide soirée chez Natacha m'est restée sur l'estomac. Il est vrai qu'elle s'est montrée très gentille, mais j'en suis sorti avec une terrible rancune et je ne veux pas l'oublier. Je hais toutes ces naïvetés plates et bon marché, toutes ces idylles, et un de mes plaisirs les plus vifs a toujours été de me mettre au diapason d'une personne quelconque, de lui prodiguer mes carresses et mes encouragements et brusquement de la déconcerter, de lever brutalement mon masque et au lieu de lui monter un visage affable, me mettre à grimacer et à lui tirer la langue au moment où elle s'y attend le moins. Vous comprenez cela ?

IVAN PETROVITCH. C'est absurde !

LE PRINCE VALKOVSKI. Bravo ! Vous êtes franc, moi aussi je suis franc, stupidement franc, mais tel est mon caractère. Ecoutez, mon poète, je veux vous dévoiler un secret de la nature qui semble vous être complètement inconnu. Je suis sûr que vous me considérez comme un homme perverti : un lâche ou un dépravé, mais je vais vous dire une chose : s'il pouvait arriver que chacun d'entre nous découvrît le fin fond de son âme, et qu'il le fît sans crainte d'exprimer non seulement ce qu'il n'ose dire à ses meilleurs amis, mais encore ce que parfois il craint de s'avouer à soi-même, il se dégagerait de la terre une telle puanteur que nous en serions tous asphyxiés. Voilà, par parenthèses, pourquoi nos conventions et nos usages mondains sont si précieux. Ils ont un sens profond, non pas moral, je n'irai pas jusque-là, mais simplement préservateur, rassurant et confortable, ce qui vaut mieux encore. La morale au fond n'a été inventée que pour notre confort, c'est un produit à usage externe. Mais nous reviendrons là-dessus. Je conclus : vous m'accusez de vice, d'immoralité, je suis tout simplement coupable d'être plus sincère et plus franc que les autres... J'agis convenablement, noblement, de façon générale j'agis toujours convenablement. (*Il boit.*)

IVAN PETROVITCH. Vous divaguez, voilà tout.

LE PRINCE VALKOVSKI. Je divague ? (*Il rit.*) Voulez-vous que je vous dise à quoi vous pensez en ce moment ? Vous vous demandez pourquoi je vous ai invité ici ce soir, et pourquoi, brusquement, sans raison apparente, je vous parle aussi franchement. Est-ce vrai, oui ou non ?

IVAN PETROVITCH. C'est vrai.

LE PRINCE VALKOVSKI. Eh bien ! vous le saurez plus tard.

IVAN PETROVITCH. Vous avez tout simplement bu un verre de trop, vous êtes ivre.

LE PRINCE VALKOVSKI. Vous voulez dire saoul ? C'est possible après tout... Ivre est plus délicat que saoul, n'est-ce pas, ô homme plein de délicatesses !... Mais... il me semble que nous recommençons à nous chamailler et nous avions entamé un sujet si intéressant. Oui, mon poète, s'il existe encore dans ce bas monde quelque chose de beau et d'agréable, ce sont bien les femmes...

IVAN PETROVITCH. Dites-moi, Prince, je ne comprends toujours pas pourquoi vous avez trouvé bon de me choisir comme votre confident.

LE PRINCE VALKOVSKI. Je vous ai dit que vous le sauriez plus tard... En attendant, je vais vous raconter une petite histoire : il y avait autrefois à Paris un fonctionnaire qui était fou ; on l'a mis plus tard dans un asile d'aliénés, quand on a été bien sûr qu'il était fou. Voici ce qu'il avait imaginé pour son plaisir : chez lui il se mettait nu comme un ver, s'enveloppait dans un immense manteau qui lui descendait jusqu'aux talons et d'un air digne et grave il sortait dans la rue. A le voir de loin, c'était un homme comme les autres qui se promenait tranquillement dans un grand manteau... Mais voilà, dès qu'il rencontrait un passant dans un endroit solitaire, il fonçait sur lui sans rien dire, et brusquement il écartait son manteau et se montrait à lui dans toute sa splendeur. Il agissait de cette manière avec tout le monde, hommes, femmes, enfants et c'était en cela que consistait tout son plaisir. Eh bien, c'est précisément le même genre de plaisir que l'on éprouve à déconcerter un poète quelconque et à lui tirer

la langue au moment où il s'y attend le moins. Déconcerter, voilà le mot-clef, comprenez-vous ?

IVAN PETROVITCH. Oui, mais cet homme était fou...

LE PRINCE VALKOVSKI. Tandis que moi..., j'ai toute ma tête, n'est-ce pas ?

IVAN PETROVITCH. Je le crois.

(*Le prince éclate de rire.*)

LE PRINCE VALKOVSKI. Vous jugez assez sainement, mon cher, mais avouez que tout cela est absurde.

IVAN PETROVITCH. Qu'est-ce qui n'est pas absurde ?...

LE PRINCE VALKOVSKI. Je vais vous le dire : mon moi, ma personnalité !... Tout est pour moi, c'est pour moi seul que le monde a été créé. Ecoutez, mon ami, je crois encore que l'on peut se ménager sur cette terre une existence agréable. Et c'est la meilleure des croyances. C'est pourquoi j'affirme qu'il faut envisager les choses du point de vue le plus simple, le plus pratique. Moi, par exemple, il y a longtemps que je me suis libéré de toute entrave, de toute obligation et de tout remords. D'ailleurs, j'ignore ce que c'est que le remords. Aime-toi toi-même, voilà la seule règle que je reconnaisse. La vie est un marché : ne jetez pas votre argent par les fenêtres, mais payez votre plaisir et vous aurez rempli tout votre devoir envers votre prochain. Voilà ma morale, si vous tenez absolument à la connaître, quoique, je vous l'avoue, il me paraisse préférable de ne rien payer du tout et de savoir obliger les autres à faire les choses pour rien. Il y a encore tant de bonnes choses dans l'existence. La considération, le rang, les hôtels particuliers, les jeux — j'adore les cartes — mais surtout, surtout les femmes, et les femmes sous tous les aspects. J'aime jusqu'à la débauche obscure et cachée, un peu malpropre même... (*Il éclate de rire.*) Je lis sur votre visage avec quel mépris vous me considérez en ce moment... Mais entre nous, mon ami, tout cela ne vaut-il pas mieux que l'acide prussique, par exemple ?

IVAN PETROVITCH. Non, je préfère l'acide prussique.

LE PRINCE VALKOVSKI. Je vous ai exprès posé cette question pour me délecter de votre réponse ; je la connaissais à l'avance. Non, mon ami, si vous étiez vraiment un philanthrope, vous souhaiteriez à tous les gens d'esprit d'avoir les mêmes goûts que moi. A quoi bon me reprocher d'attacher du prix aux préjugés, de tenir à certaines conventions ? Je vois bien que je vis dans une société frivole et dénuée de sens, mais jusqu'à présent j'y suis au chaud et je hurle avec les loups ; je fais mine de la défendre âprement et pourtant, si besoin était, je serais le premier à l'abandonner. J'accepte tout, pourvu que je m'en trouve bien ; mes pareils et moi, nous sommes légion et nous nous portons fort bien. Tout peut disparaître, sur cette terre, seuls nous survivrons. Nous existons depuis que le monde est monde, l'univers entier peut être englouti, nous remonterons à la surface : d'ailleurs nous surnageons toujours. Voyez combien les gens de notre sorte ont la vie dure. Nous vivons exemplairement longtemps, c'est phénoménal. Cela ne vous a jamais frappé ? Jusqu'à quatre-vingts ans, quatre-vingt-dix ans. Donc la nature elle-même nous protège. (*Il rit.*) Buvez, mon cher, buvez à notre santé ! (*Il boit.*) Mais où allez-vous ?

IVAN PETROVITCH. Je m'en vais. Cette comédie n'a que trop duré.

LE PRINCE VALKOVSKI. Voyons, mon ami, je vous ai ouvert mon cœur et vous n'êtes même pas sensible à ce témoignage d'amitié ? Vous ne savez guère aimer...

IVAN PETROVITCH. Adieu...

LE PRINCE VALKOVSKI. Un instant. Deux mots pour finir. De tout ce que je vous ai dit, il découle clairement — je pense que vous vous en êtes aperçu — que jamais et pour personne je ne laisserai échapper un avantage quelconque. J'aime l'argent et il m'en faut ; Catherine Féodorovna en possède beaucoup. Son père, en mourant, lui a laissé trois millions de roubles et cet argent fera très bien mon affaire. Aliocha et Katia se conviennent parfaitement : ils sont tous deux aussi niais qu'il est possible de l'être. Aussi je veux absolument que leur mariage se fasse et le plus rapidement possible. Dans huit jours Katia part à la campagne, et Aliocha doit l'y accompagner. Prévenez Nathalie Nicolaïevna afin que nous n'ayons plus de scènes sublimes à la Shakespeare. Je suis méchant et rancunier et je sais défendre mes intérêts. Veillez donc à ce qu'elle ne fasse pas de sottises et qu'elle se conduise raisonnablement. J'attends calmement qu'Aliocha la quitte de lui-même et ce moment approche. Je suis resté à ses yeux un père noble et humain et j'ai besoin qu'il conserve de moi cette opinion. D'ici là, c'est pour lui une charmante distraction. Eh bien ! cela vous suffit-il ? Ou peut-être désirez-vous savoir pourquoi je vous ai fait rester ici, pourquoi j'ai fait toutes ces grimaces devant vous, et pourquoi je vous ai parlé avec tant de franchise, quand tout cela eût très bien pu se passer de confidences ?... Pour cette seule raison que j'ai remarqué en vous un peu plus de bon sens et de clairvoyance que chez nos deux petits crétins. Vous auriez pu apprendre plus tard qui je suis, faire des suppositions ; j'ai voulu vous éviter cette peine et vous montrer clairement à qui vous aviez affaire. Une impression vraie est une grande chose, mon ami. Vous savez à qui vous avez affaire maintenant et si vous aimez cette jeune fille, je vous conseille d'user de toute votre influence pour lui épargner certains désagréments. Autrement elle en aurait, et je vous assure que ce ne serait pas une plaisanterie. Enfin la troisième raison de ma franchise envers vous, c'est que... mais vous l'avez sans doute deviné, j'avais envie de cracher un peu sur cette affaire..., et précisément en votre présence...

IVAN PETROVITCH. Et vous avez atteint votre but. Vous n'auriez pu d'aucune façon m'exprimer si bien votre haine et votre mépris. Non seulement vous n'aviez pas à craindre que vos confidences vous compromettent, mais vous n'avez même pas éprouvé de honte devant moi... Vous vous êtes montré semblable à ce fou au manteau. Vous ne m'avez pas considéré comme un homme.

LE PRINCE VALKOVSKI. Vous avez deviné, mon jeune ami, vous avez tout deviné. Ce n'est pas pour rien que vous êtes un écrivain. J'espère que nous nous séparons bons amis. Si nous buvions mutuellement à notre santé.

IVAN PETROVITCH. Vous êtes ivre, et c'est la seule raison pour laquelle je ne vous réponds pas comme il conviendrait. Adieu. (*Il sort.*)

LE PRINCE VALKOVSKI. Adieu, mon poète ! J'espère que vous m'avez compris. (*Il éclate de rire.*)

NOIR

Bref enchaînement musical avec l'acte suivant.

acte 4

Chez Natacha.

scène 1

NATACHA, ALIOCHA, IVAN PETROVITCH, CATHERINE FEODOROVNA

Ivan Petrovitch et Catherine sont sur le pas de la porte. Natacha leur fait face. Aliocha est près du paravent. Les deux femmes se dévisagent un moment, puis Catherine Féodorovna s'élance vers Natacha et l'embrasse.

CATHERINE, *se tournant vers Aliocha.* Ne te fâche pas, Aliocha, mais il faut que je m'entretienne avec Natacha de choses très graves que tu ne dois pas entendre. Sois raisonnable. Laisse-nous. Vous, Ivan Petrovitch, restez. (*Aliocha semble hésiter un instant, puis il gagne l'autre pièce.*) Je vais me mettre là, en face de vous... Je veux d'abord vous regarder... J'ai déjà votre photographie. Aliocha me l'a montrée...

NATACHA. Eh bien, est-ce que je ressemble à mon portrait ?

CATHERINE. Vous êtes encore plus belle, plus étrange que je ne l'imaginais... Mon amie, nous n'avons que quelques instants à passer ensemble ; et nous avons beaucoup de choses à nous dire... Il y a si longtemps que je voulais vous voir, si longtemps que je ne croyais pas possible de me trouver un jour assise à côté de vous à regarder votre visage et entendre votre voix. Mais vrai, je ne sais comment vous exprimer tout ce que je ressens. Je suis une fille simple et je n'ai pas encore vu grand-chose au monde. Il se peut que mes questions vous froissent, vous importunent et je vous supplie... Il faut que vous me pardonniez... Je voudrais, il faut... que... Ah ! je vais vous le demander tout simplement : Vous aimez beaucoup Aliocha ?

NATACHA. Oui, beaucoup.

CATHERINE. S'il en est ainsi... Si vous l'aimez beaucoup..., vous désirez son bonheur ?

NATACHA. Oui, je désire qu'il soit heureux.

CATHERINE. Seulement voilà la question : Qui de nous deux saura vraiment le rendre heureux ? S'il vous semble et nous allons en décider maintenant qu'il doive être plus heureux avec vous...

NATACHA. C'est déjà décidé, Katia, vous voyez bien vous-même que tout est décidé... Et vous, l'aimez-vous beaucoup ?

CATHERINE. Oui, beaucoup, mais je voulais vous poser une autre question. Pourquoi l'aimez-vous ?

NATACHA, *avec une certaine impatience.* Je ne sais pas.

CATHERINE. Le trouvez-vous intelligent ?

NATACHA. Non... Je l'aime comme ça, tout simplement.

CATHERINE. Moi aussi, j'ai pitié de lui. Il m'attendrit en quelque sorte.

NATACHA. Moi aussi...

CATHERINE. Mon Dieu, que faire maintenant ? Comment peut-il vous quitter ? Je ne comprends pas, je ne comprends pas...

NATACHA. Et lui, comprend-il seulement ce qu'il fait ? C'est un enfant, il n'a pas de caractère. Il est même capable de commettre une mauvaise action, et pourtant il ne faudrait pas lui en tenir rigueur. Il est capable du dévouement le plus total, d'abnégation même, mais un nouvel engouement lui fera tout oublier... Il vous oubliera tout aussi bien, si vous n'êtes pas constamment auprès de lui.

CATHERINE. Que dites-vous ?

NATACHA. Oui, si vous n'êtes pas toujours à ses côtés, à chaque instant, il cessera de vous aimer, vous oubliera, et vous quittera...

CATHERINE. Et pourtant il n'y a pas au monde de cœur plus droit et plus pur que le sien !...

NATACHA. Oui, mais il est ainsi fait. Il m'avait juré de m'aimer toujours ; il m'avait fait toutes sortes de promesses... Eh bien, je n'ai cru aucune de ses promesses. Elles n'ont jamais compté à mes yeux. Je lui ai dit moi-même que je ne voulais le lier en rien. Avec lui, croyez-moi, cela vaut mieux. Personne n'aime à être lié, moi la première. Et pourtant j'étais heureuse de tout endurer de lui, de tout supporter, pourvu seulement qu'il fût avec moi et que je le regarde, pourvu que... (*Elle regarde Catherine.*) Oui... (*Elle se lève.*) Je l'aime infiniment, mais cela passera, cela doit passer. Qui sait ? Peut-être qu'aujourd'hui même tout cela finira. Mon amour s'évanouira, se dissipera comme un songe. Un songe amer et doux dont on garde longtemps le souvenir. Je veux dire... Ne vous figurez pas que ces larmes... Non. Elles me viennent comme ça... C'est la fatigue, l'insomnie... Vous a-t-il parlé de notre mariage au mois de juin ?

CATHERINE. Oui, et il m'a dit que vous aviez accepté... Mais c'était seulement comme ça, pour le tranquilliser, n'est-ce pas ?

NATACHA. Bien sûr.

CATHERINE. Je l'ai bien compris... Je vous écrirai tout. Il va sans doute être bientôt mon mari. Nous nous y acheminons, ils le disent tous.

(*Entre Aliocha, le visage défait.*)

NATACHA. Qu'as-tu ? Pourquoi pleures-tu ? Parce que tu me quittes ? Mais ce n'est pas pour longtemps, tu sais bien. Tu reviendras au mois de juin...

ALIOCHA. Mais je ne peux pas, je ne peux pas te laisser, Natacha, même un seul jour. Tu ne sais pas combien tu m'es chère maintenant, surtout maintenant... Je mourrai sans toi !

NATACHA. Eh bien, voici ce que tu vas faire. Vous devez vous arrêter quelques jours à Moscou, je crois ?

CATHERINE. Oui, une huitaine de jours.

NATACHA. Huit jours ? C'est parfait. Tu les y accompagneras ce soir et tu reviendras ici aussitôt. Quand il leur faudra partir, nous nous dirons adieu tout à fait... pour un mois, je veux dire... et tu retourneras les rejoindre à Moscou...

CATHERINE, *échangeant un regard avec Natacha.* C'est cela... Vous passerez quelques jours de plus ensemble...

ALIOCHA. Tu es un ange, Natacha, nous pourrons encore passer quelques jours ensemble. (*Il l'embrasse.*)

CATHERINE. C'est cela... (*A Natacha.*) ... Il me faut partir, Natacha... Nous ne nous verrons plus jamais.

NATACHA. Plus jamais, Katia.

CATHERINE. Alors disons-nous adieu. (*Elles s'embrassent : bas.*) Ne me maudissez pas..., et moi..., toujours..., soyez sûre que... Partons, Aliocha, conduismoi. (*Elle lui prend le bras et l'entraîne rapidement.*)

ALIOCHA, *sur le pas de la porte.* C'est promis, dans deux jours au plus tard, je serai de retour ici...

scène 2

NATACHA, IVAN PETROVITCH

Lorsqu'Aliocha est sorti, Natacha a paru chanceler. Mais elle s'est ressaisie. Long silence.

NATACHA. Tout est fini, Vania... Notre amour a pris fin. En trois mois. Et pour toute la vie...

IVAN PETROVITCH. Tu as la fièvre, Natacha, tu devrais aller te reposer.
(*Natacha fait quelques pas, puis elle s'assoit, brisée.*)

NATACHA. Vania... Crois-tu que je l'ai aimé ?... C'est étrange n'est-ce pas, que je me demande cela, maintenant ?... Je ne l'ai pas aimé comme un égal, n'est-ce pas ? Comme une femme aime habituellement un homme. Katia avait raison tout à l'heure : je l'ai aimé comme s'il me faisait pitié. Je n'ai jamais pu regarder calmement son visage. Tu connais son expression ; personne d'autre ne pouvait avoir cette expression, et quand il riait, je me sentais glacée, je frisonnais...

IVAN PETROVITCH. Natacha...

NATACHA. Tu disais toujours qu'il n'avait pas de caractère et que son intelligence n'était pas plus développée que celle d'un enfant... Eh bien ! c'était cela que j'aimais de plus en lui... Et s'il avait été tant soit peu différent, peut-être ne l'aurais-je pas aimé autant... Je vais t'avouer une chose, Vania. Tu te rappelles comme nous nous sommes disputés il y a un mois quand il avait été chez cette... Comment s'appelle-t-elle ?... Chez cette Minna ? Je le savais, je l'avais fait surveiller, et je souffrais horriblement, mais en même temps j'éprouvais un étrange sentiment de bonheur..., je ne sais pas pourquoi, la seule pensée qu'il s'amusait, ou bien non, ce n'était pas cela..., c'était l'idée que lui aussi courait les filles, qu'il était allé chez Minna comme un grand, avec les autres grands ! Je..., qu l plaisir j'avais trouvé dans cette querelle... et à lui pardonner ensuite... (*Elle rit de façon étrange.*) J'adorais lui pardonner, Vania, et je me disais parfois : plus il sera coupable envers moi, mieux cela vaudra. Oui ! et je m'imaginais toujours qu'il était un petit garçon, j'étais assise, il mettait sa tête sur mes genoux, il s'endormait et je passais doucement ma main sur ses cheveux... Je le caressais... C'est toujours ainsi que je me le représentais quand il n'était pas là... Oh ! quel charme que cette Katia ! Je crois qu'elle peut le rendre heureux... Oui, ils seront heureux, je le souhaite... Je souhaite qu'ils le soient...

IVAN PETROVITCH. Natacha, tu devrais aller te reposer... Tu as la fièvre.

NATACHA, *qui ne l'as pas écouté, prend soudain conscience de sa présence.* Quoi ?... Ah ! c'est toi ! Tu es toujours là. Il ne reste plus que toi maintenant... Tu le détestais, hein, tu le haïssais. Tu n'as jamais pu lui pardonner mon amour. Tu étais jaloux, petitement jaloux, ton seul plaisir était de l'humilier, ou de le noircir à mes yeux ! Je te déteste, je te déteste, entends-tu. Va-t'en, va-t'en, je ne veux plus te voir ! Va-t'en. Va-t'en, va-t'en !...
(*Ivan Petrovitch est sorti. Natacha se rassoit. La lumière décroît lentement, il fait presque nuit. Des coups sont frappés à la porte. Natacha ne répond pas. La porte s'ouvre. Entre le prince Valkovski.*)

scène 3

NATACHA, LE PRINCE VALKOVSKI

LE PRINCE VALKOVSKI. Chère enfant... Je comprends votre chagrin. Je savais combien cet instant vous serait pénible et c'est pourquoi je me suis fait un devoir de vous rendre visite. Consolez-vous, si vous le pouvez, par la pensée qu'en renonçant à Aliocha vous avez fait son bonheur. Mais vous savez cela mieux que moi. (*Il s'approche de Natacha et lui prend la main. Natacha reste immobile sans réactions.*) Chère Natacha, je veux seulement vous faire savoir que vous n'aurez jamais de meilleur ami que moi. Je compatis à votre chagrin et je vous plains. J'ai pris part malgré moi à toute cette affaire et j'en ai souffert plus que vous ne pensez.

NATACHA. Laissez-moi.

LE PRINCE VALKOVSKI. Certainement je vais vous laisser, mais je veux que désormais vous me considériez comme votre père et si je puis vous être utile...

NATACHA. Je n'ai besoin de rien, laissez-moi...

LE PRINCE VALKOVSKI. Vous êtes très fière, je le sais, mais je vous parle sincèrement, du fond du cœur... Que comptez-vous faire maintenant ? Rentrer chez vous et vous réconcilier avec vos parents ? Ce serait très heureux, mais votre père est un homme injuste et orgueilleux, et le revoir serait aller au-devant de nouveaux reproches et de nouvelles souffrances. Non, ce qu'il vous faut c'est l'indépendance et mon devoir le plus sacré est de vous aider à la conquérir et à prendre soin de vous. Aliocha m'a supplié de ne pas vous abandonner et d'être votre ami. Sa recommandation est superflue. J'ai l'intention et j'espère que vous m'y autoriserez, de vous présenter à un parent de notre famille, le comte Noumarov. C'est un excellent homme, Aliocha le respectait, et l'aimait beaucoup... C'est un homme puissant, très influent, un vieillard déjà..., et une jeune fille peut fort bien le recevoir. Je lui ai parlé de vous et il a tellement été intéressé par votre histoire qu'il m'a demandé à vous être présenté le plus vite possible. C'est un vieillard généreux, capable d'apprécier le mérite et qui sympathise avec tout ce qui est beau. Vous lui plairez beaucoup.

NATACHA. Laissez-moi ! Allez-vous-en.

LE PRINCE VALKOVSKI. Mais ma chère enfant, vous oubliez combien le comte peut vous être utile..., très utile... En tout cas, permettez-moi de vous laisser ce témoignage de ma sympathie et en particulier de la sympathie du comte Noumarov qui m'a incité à

faire cette démarche. (*Il a sorti de sa poche une grosse liasse de billets.*) Ce paquet contient dix mille roubles, ma petite Natacha, dix mille roubles. Ils appartiennent au comte qui m'a exprimé le désir de venir vous voir demain soir. Puis-je lui dire que vous acceptez ?

NATACHA. Partez, partez tout de suite avec votre argent ! Vous êtes un personnage ignoble ! Ignoble ! Ignoble !

LE PRINCE VALKOVSKI. Allons ce n'est pas bien de vous fâcher mon enfant, ce n'est pas bien du tout. Vous devriez m'être reconnaissante. Il y a longtemps que j'aurais pu vous mettre en prison pour avoir débauché mon fils comme vous l'avez fait. (*Il rit.*) Mais, savez-vous, je ne déteste pas la débauche, moi, une certaine débauche, et votre gentille personne...

(*La porte s'ouvre sur Ivan Petrovitch et le vieil Ikhmeniev. Celui-ci se précipite sur le prince et le soufflette de toutes ses forces. Le prince s'apprête à riposter lorsqu'il aperçoit Ivan Petrovitch. Il ramasse les dix mille roubles et s'enfuit.*)

scène 4

IKHMENIEV, NATACHA, IVAN PETROVITCH

Ikhmeniev et Natacha se regardent. Il fait presque nuit. La scène est éclairée seulement par la petite lampe à huile qui brûle sous l'icône.

IKHMENIEV. Natacha ! Mon enfant...

NATACHA, *dans les bras de son père.* Oh ! Père...

IKHMENIEV. Natacha, ma vie... Tu es là de nouveau sur mon cœur... (*il s'agenouille devant l'icône*) Oh ! je te rends grâce pour tout, mon Dieu, pour ton courroux et ta clémence, pour cet instant, je te rends grâce (*il se lève et prend Natacha dans ses bras*) Qu'importe si les orgueilleux qui nous ont jeté la pierre triomphent maintenant. A tous, je dirai : Voilà ma fille chérie, ma fille bien-aimée, ma fille innocente que vous avez humiliée et offensée, mais que j'aime et que je bénis à jamais. Oh ! Natacha, pensais-tu à moi quelquefois ? Moi, je t'ai vue en rêve presque chaque nuit. Tu venais à moi et tu m'entourais de tes bras comme lorsque tu étais petite. Tu t'en souviens ? Et tu as pu penser que je t'avais maudite, qe je t'aurais chassée si tu étais revenue à Vassili-Ostrov ? Sais-tu que je suis allé souvent vers toi, sans que personne le sache. Je restais parfois une journée entière sous tes fenêtres, dans la rue, et j'attendais. Tu allais peut-être sortir et j'aurais pu te voir de loin. Parfois il m'arrivait aussi de franchir le seuil de l'immeuble, de monter l'escalier et de me cacher sur le palier. J'espérais entendre ta voix, ton rire... j'espérais...

(*Le noir se fait. Seul Ivan Petrovitch est éclairé. Il est face à la rampe, le visage faiblement éclairé.*)

IVAN PETROVITCH. A cette époque je collaborais encore à des revues, je faisais de petits articles, et je croyais fermement que je parviendrais à écrire une grande et belle chose... Mais pour finir, me voici échoué à l'hôpital, où je vais mourir bientôt. Et si je dois mourir, il me semble que cela n'ait pas grand sens de tenir un journal. Mais toutes ces impressions passées me troublent jusqu'à la souffrance. Sous ma plume elles prendront un caractère plus rassurant, plus ordonné. Elles ressembleront moins au délire, au cauchemar. Oui, c'est une bonne idée que j'ai eue là. De plus, je pourrai léguer ces papiers à l'infirmier de service. Ils lui serviront à calfeutrer les fenêtres cet hiver quand on posera les doubles carreaux... Cela mis à part, la joie, une joie infinie remplit mon cœur... Demain tout finira et une vie nouvelle s'ouvrira devant moi.
Oui demain tout finira...
Demain...

NOIR

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (23 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES 23 n°s AV.-SC.
France et U. F. F. F.	3.300	800	1.500
Etranger F. F.	3.500	950	1.700
Allemagne (Rép. Féd.) D. M.	35	12	17
Autriche (1) Sch.	240	70	110
Belgique (2) F. B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	600	250	370
Canada (4) Doll. C.	10	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis Doll.	10	3	4
Finlande (5) M. F.	3.100	900	1.500
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (6) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (7) Liv. St.	27	8	14
Norvège (5) Cr.	60	18	30
Portugal (8) Esc.	220	80	135
Suède (5) Cr.	45	15	22
Suisse (9) F. S.	35	12	17
Venezuela (10) Bol.	35	12	17

Pour la France et U. F. : 27, rue St-André-des-Arts, PARIS (6e). C.C.P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER :

(1) Librairie Kosmos, Wollzeile 16 - Vienne 1.
(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.
(3) Journal Français du Brésil, avenue Presidente. Antonio Carlos, 58-9, Rio-de-Janeiro.
(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.
(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(6) Dr. Carlo di Pralormo, 12 via Lambruschini - Turin.
(7) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.
(8) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.
(9) M. R. Haefeli, 11, av. Jolimont - Genève.
(10) M. Blot, Apartado 3450 - Caracas.

Pour les autres pays étrangers, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale sur la base de 180 francs français par numéro ou de 3.500 francs français par abonnement.

"HUMILIÉS ET OFFENSÉS"...

A son insu — car lui-même, de son vivant, n'aurait jamais imaginé pareille gloire posthume — Dostoïevski devient un grand auteur dramatique.

Il est vrai que la vie qui palpite dans ses romans et l'extraordinaire subtilité psychologique avec laquelle il manie et observe ses personnages fournissent une matière particulièrement riche pour toute adaptation scénique. Jacques Copeau l'avait démontré, magistralement, autrefois, avec Les Frères Karamazov. *Il n'y a pas si longtemps, Jacques Mauclair en fit autant avec* L'Eternel Mari *(voir notre N° 118). En attendant la version que prépare Albert Camus des* Possédés, *voici aujourd'hui celle que nous propose un jeune comédien, André Charpak, de* Humiliés et Offensés.

Né en 1930, Charpak entre au Conservatoire de Paris à l'âge de 18 ans, dans la classe de Denis d'Inès. Il y reste trois ans et, pour ses débuts sur la scène parisienne, joue au Théâtre de l'Œuvre dans « Les Trois Sœurs », *de Tchekhov, qui furent un des premiers grands succès du jeune metteur en scène Sacha Pitoëff.*

Il fait ensuite partie de la troupe Grenier-Hussenot qui crée au Théâtre Fontaine « Le massacre des Innocents », *puis au Théâtre Marigny* « Nemo », « L'Hôtel du libre échange », *enfin cette* « Visite de la vieille dame », *de Dürmatt, qui connut un triomphe bien mérité.*

Comme adaptateur, il a déjà, avant l'œuvre de Dostoïevski, donné une remarquable version de « Ivanov », *de Tchekhov, qui fut réalisée il y a deux ans par Jean Prat à la télévision.*

Du roman-feuilleton, inspiré de Dickens et d'Eugène Sue, écrit par Dostoïevski, en 1861, pour la revue de son frère, Le Temps *(« Vremia »), André Charpak n'a conservé que la partie relative aux amours de Natacha et d'Aliocha. Ainsi élaguée, resserrée, l'action dramatique de* Humiliés et Offensés *se déroule impitoyablement et transforme un récit de jeunesse, bâclé et confus, en authentique pièce de théâtre, rapide, nerveuse, implacable.*

...ET LA CRITIQUE

RENEE SAUREL :

Un excellent spectacle

Le vaillant petit théâtre qui a ouvert ses portes à l'automne dernier dans ce qui fut le hall du Coliséum (au n° 65 de la rue de Rochechouart) et nous a déjà donné un remarquable spectacle Strindberg, présente aujourd'hui *Humiliés et Offensés* de Dostoïevski. Il s'agit d'une très belle pièce en quatre actes que M. André Charpak — lui-même comédien — a tirée du premier grand roman de Dostoïevski. Et il faut dire sans plus tarder que c'est un excellent spectacle.

L'Information.

STEPHANE VALLAIRE :

Une réussite de « haute fidélité ».

On pouvait craindre le pire et c'est un des meilleurs spectacles de l'année.

Adaptateur, metteur en scène et interprètes se sont donné le mot pour faire revivre sur scène le roman de Dostoïevski. C'est l'atmosphère, les héros, les situations. On ne peut pas retenir son admiration pour cette évocation de « haute fidélité ».

Humiliés et Offensés se trouve être le premier grand roman de Fédor Mikhaïlovitch, retour du bagne. Le meilleur de lui-même y est déjà, mais voisine avec les séquelles de ses influences de jeunesse (dont Eugène Sue). C'est ainsi que Charpak qui a choisi de porter à la scène l'un des deux récits qui forment le livre, n'a fait que suivre l'écrivain en n'évitant pas au dernier acte une chute dans le « mélo ». Ajoutons que la pièce n'en souffre pas trop, car Charpak et Chmara (mise en scène) ont conclu, non sur l'intrigue, mais sur les ultimes réflexions d'un des personnages du drame, Ivan, l'écrivain, ce qui estompe et neutralise immédiatement la « facilité » du dénouement.

Les Lettres Françaises.

JACQUES LEMARCHAND :

La poésie de Dostoïevski est transmise intacte.

Ce qui fait en grande partie l'intérêt de l'adaptation de cette histoire par M. Charpak, c'est que tous les personnages du drame ont une égale importance ; sous leurs réactions très prévues, à travers leurs propos qui ne surprennent guère — et qui sont en effet souvent propos et réactions de marionnettes — on sent chacun d'eux mener une vie intérieure secrète, peu communicable. Cela, qui est l'un des secrets du charme qu'ont les nouvelles en apparence les plus anodines de Dostoïevski, est rendu merveilleusement sensible tout au long de la soirée grâce à l'extraordinaire travail du metteur en scène, Gregory Chmara — grâce aussi, naturellement, à une interprétation que je trouve tout entière excellente. « Mon livre contiendra de la poésie », écrit Dostoïevski — et cette poésie, le metteur en scène et les comédiens du Nouveau Théâtre de Poche l'ont découverte et nous la transmettent, intacte.

Le Figaro littéraire.

GUY LECLERC :

L'égoïsme de la classe dirigeante.

On trouve ici la dénonciation de l'égoïsme et de l'hypocrisie de la classe dirigeante et *L'Argent contre l'Amour* pourrait être le sous-titre de la pièce. Disons plutôt *un* sous-titre, car l'œuvre ne se réduit pas à cela ; rarement on vit ce projecteur puissant qu'est le Théâtre fouiller aussi impitoyablement la psychologie de chacun, mettre si bien à nu les mobiles secrets, les démarches calculées, la cruauté de l'un, le déchirement des autres...

L'Humanité.

ANDRÉ ALTER :

Les exigences du christianisme vivant.

Quoi que l'on puisse penser de la nécessité de porter à la scène des œuvres qui ne lui ont jamais été destinées, il est impossible de ne pas reconnaître que Dostoïevski est, de tous les très grands romanciers, celui qui se prête le mieux à ce genre de transposition. Il y a chez l'écrivain russe un rayonnement poétique, sensible même à travers une traduction, qui s'apparente à celui de tout théâtre vrai. *Humiliés et Offensés* nous en donnent une nouvelle preuve : en empruntant à ce roman, qui est encore celui d'un débutant, un seul de ses épisodes, André Charpak a su en conserver l'essentiel, c'est-à-dire cette tendresse, ce respect de l'âme humaine sur quoi Dostoïevski a bâti sa « philosophie » et dressé son œuvre où s'affirment toutes les exigences du christianisme vivant.

Témoignage Chrétien.

PAUL MORELLE :

Une rare performance.

Loleh Bellon n'a jamais été meilleure dans le rôle de Nathalie. Elle est l'intelligence, la compréhension, la souffrance. André Cellier est parfaitement le prince Walkovski, bonhomme, redoutable. Françoise Jacquier (Catherine), Michel Bernardy (Alliocha) et André Charpak (Ivan Pétrovitch) sont également, très exactement, leurs personnages.

S'il me fallait résumer d'un mot, je dirais qu'ils jouent avec leurs yeux. Qu'ils gagnent avec leurs yeux. Performance la plus rare au théâtre.

Libération.

Une comédie en un acte
d'Alfred Machard

LA CHAMBRE NUPTIALE

PERSONNAGES

Hilarion Pitrois
Commerçant enrichi. 77 ans. Valide encore, mais cependant marqué par l'âge

Gustave
Propriétaire d'une petite auberge de campagne « Au coin des goujons », située sur le bord d'une rivière

Héloïse Pitrois
Epouse d'Hilarion, 72 ans. Une bonne vieille dame

Amélie
Femme de Gustave, patronne de l'auberge

Ursule
14 ans. Une petite de l'Assistance publique. Servante « Au coin des goujons »

Cette pièce a été diffusée pour la première fois sur les antennes de la Radiodiffusion-Télévision Française le 27 janvier 1958

Alfred Machard n'est pas seulement le romancier de « L'Epopée au faubourg » **— cette suite de romans de Paris « si justement célèbre, comme l'écrivit François Porché — et de « best-seller » qui fournirent la matière de grands films internationaux :** La Femme d'une nuit ; L'Amant blanc ; La Femme perdue ; Demain, il sera trop tard... **(seize Grands Prix internationaux) ;** Le Péché originel, **etc., etc., romans traduits et lus dans le monde entier. Il est aussi auteur dramatique et il compte à son actif un grand nombre d'ouvrages représentés dans les principaux théâtres parisiens, notamment à l'Odéon et à la Comédie-Française.**
La Chambre nuptiale, **que nous publions aujourd'hui est bien l'expression du talent d'Alfred Machard, avant tout original et humain.**
Gageons que cette sensible et souriante comédie rencontrera auprès des groupements d'amateurs de bon théâtre un accueil des plus vifs et sera représentée cet hiver sur de nombreux tréteaux français.

R. C.

L'action se passe en province de nos jours.
Une chambre de voyageurs dans une petite auberge de campagne « Au coin des goujons », laquelle est située au bord d'une rivière.
Au fond, une fenêtre. Les doubles-rideaux sont tirés.
A droite, au premier plan : une cheminée.
Au deuxième plan : une porte s'ouvrant sur un couloir.
A gauche contre le mur, le lit.
Ameublement très simple et sommaire — des chaises et un fauteuil — mais contrastant avec la simplicité du lieu, la pièce est très fleurie. Il y a des vases çà et là posés sur la cheminée, la table de chevet, sur une petite table ronde sur laquelle est servi un souper froid (deux couverts) composé d'un demi poulet, salade, foie gras, gâteau, etc.
Dehors la pluie tombe, drue... C'est la nuit.

scène 1

AMELIE, GUSTAVE

Au lever du rideau seul un plafonnier électrique éclaire la chambre.
Amélie, la patronne de l'auberge, lisse la courtepointe du lit avec une visible application.
Gustave, le patron, entre presque aussitôt apportant une bouteille de champagne qu'il essuie soigneusement avec un torchon.

GUSTAVE, *posant la bouteille sur la table.* — Tu entends ça, Amélie ?

AMÉLIE. — Oui, Gustave, j'entends...

GUSTAVE. — Des jours que ça tombe...

AMÉLIE. — Un vrai déluge !

GUSTAVE. — Sûr que la rivière va déborder... Demain matin je m'attends à trouver de l'eau au bas du jardin.

AMÉLIE. — As-tu bien attaché les barques au moins ?

GUSTAVE. — Tu penses !... Et rangé les lignes... et rentré les nasses... (*Soudain surpris, en regardant le lit.*) Mâtin !... Tu leur as mis nos draps brodés !...

AMÉLIE. — Faut bien ça pour une nuit de noces. (*Dehors, au loin, l'heure sonne à un clocher. Un coup.*)

AMÉLIE, *interrogative*. — La demie ?...

GUSTAVE, *coup d'œil à sa montre*. — De onze heures.

AMÉLIE. — Si tard !... (*Désappointée.*) Ils ne viendront plus...

GUSTAVE, *optimiste*. — On peut pas encore dire...

AMÉLIE. — C'est égal !... Ils devaient arriver ici sur le coup de 10 heures du soir, manger un morceau et se coucher tout de suite...

GUSTAVE, *un tantinet grivois*. — Et même avant !

AMÉLIE. — ... pour filer sur Nice dès demain matin.

GUSTAVE. — C'est ce cochon de temps, pardi, qui les retarde !... Il pleut si fort qu'on ne voit plus la route, en auto, malgré les phares. Mais ils finiront bien par arriver...

AMÉLIE. — Tu crois ?...

GUSTAVE. — Je te le dis.

AMÉLIE. — Et s'ils n'arrivaient pas ?

GUSTAVE, *philosophe*. — Ça..., on pourrait rien y faire !

AMÉLIE, *maugréant*. — Après tout le mal que je me suis donné...

GUSTAVE. — En tout cas, pour notre vieil ami Amédée, la politesse est faite... On a offert à son fils et à sa bru, pour la première étape de leur voyage de noces, de les loger cette nuit, ici... notre meilleure chambre de l'auberge... S'ils ne viennent pas, tant pis !... Ils ne pourront pas nous en vouloir... Au contraire !... On aura fait tout ce qu'on pouvait, pas vrai ?

AMÉLIE, *coup d'œil aux fleurs, à la table servie, calculatrice*. — C'est égal, on aura de la perte !

GUSTAVE. — Ne compte pas le prix de la chambre... Faute de clients, elle serait restée vide.

AMÉLIE. — Qu'est-ce que tu fais des fleurs ?

GUSTAVE. — Elles viennent du jardin et il en poussera d'autres, va !

AMÉLIE. — Oui, mais le poulet !...

GUSTAVE. — On le fera manger demain par le pensionnaire... Quant au champagne il va retourner à la cave. Tu vois, ça n'est pas grave...

AMÉLIE, *attristée*. — Tout de même ! Moi qui me faisais une fête d'abriter sous mon toit, cette nuit, deux tourtereaux...

GUSTAVE. — Des tourtereaux !... Il en défile assez, ici, dès le printemps... Même que chaque année il faut redresser les ressorts des sommiers.

AMÉLIE. — C'est pas la même chose... Entre des clients de la ville qui viennent au « Coin des goujons »...

GUSTAVE, *farceur*. — Pour « goujonner ».

AMÉLIE, *rêveuse*. — Et une mariée du matin... Un vrai petit bouton de rose !

GUSTAVE, *pouffant*. — Un petit bouton de... (*Goguenard.*) C'est-il, ma femme, que tu deviendrais sentimentale ?

(*On entend, venant d'un étage inférieur, de gros rires lointains.*)

AMÉLIE, *surprise*. — Il y a encore du monde dans le débit ?

GUSTAVE. — Bonju et le facteur... Ils terminent une belote.

AMÉLIE, *soudain préoccupée*. — Et tu les laisses seuls avec la bonne ?

GUSTAVE. — Oh ! une gamine de quatorze ans !... Ils n'y font guère attention, va !

AMÉLIE. — C'est qu'on a promis à la dame de l'Assistance publique de veiller sur elle.

UNE VOIX LOINTAINE. — « Gustave ! Hé patron, l'addition ! »

GUSTAVE. — Tiens, ils vont s'en aller... (*Sortant.*) Voilà !... Voilà !...

AMÉLIE, *le rappelant*. — Gustave !

GUSTAVE, *réapparaissant sur le seuil*. — Quoi ?

AMÉLIE. — Envoie-moi Ursule avec mon flacon d'eau de mélisse... Elle le trouvera dans le tiroir-caisse.

GUSTAVE. — Tu ne te sens pas bien ?

AMÉLIE. — Ce n'est pas pour moi.

GUSTAVE. — Ah !... pour qui ?...

AMÉLIE. — Pour la mariée, voyons !

GUSTAVE. — Elle est malade ?

AMÉLIE. — J'espère bien que non... Mais elle n'a que dix-sept ans, cette gamine... Et le premier soir, faut comprendre... Dans ces moments-là, on peut se sentir faible...

GUSTAVE, *qui, décidément, a la tournure d'esprit grivoise, ce soir*. — D'autant que le fils d'Amédée c'est pas une mauviette... Vingt-trois ans, des épaules comme ça !... Un avant-centre de rugby, c'est quelque chose. (*Hilare.*) Probable qu'il va la bousculer sur le but sa gosse d'épouse !... Hi !... Hi !...

AMÉLIE, *réprobatrice*. — Gustave !...

GUSTAVE, *s'éloignant, toujours riant*. — Hi !... Hi !... un petit bouton de rose !...

(*On l'entend descendre un escalier.*)

scène 2

AMELIE *puis* URSULE

Restée seule Amélie tapote un peu l'oreiller, lisse encore le drap brodé et rêve visiblement devant le lit nuptial.

AMÉLIE, *dans un murmure, émue*. — Vingt-trois ans..., dix-sept ans... Des gosses, quoi !

(*Entre Ursule, la petite bonne. Elle a un air mélancolique et doux. Elle est aussi par instants spontanée et naïve.*)

URSULE, *de la porte*. — V'là la mélisse à Madame.

AMÉLIE, *prenant le flacon*. — Merci, Ursule. (*Elle pose la fiole sur la table de chevet près d'un verre et d'une carafe d'eau. Puis, à Ursule, après avoir frissonné des épaules.*) Tu ne trouves pas qu'il fait humide ici ?

URSULE. — Oh si ! Madame... C'est l'eau de la pluie.

AMÉLIE, *désignant la cheminée*. — Prépare le feu... Au cas où ils viendraient, faudrait pas qu'ils aient froid nos amoureux !

(*Ursule va s'agenouiller devant la cheminée et pose sur les chenets des bûches qui se trouvent dans un panier d'osier près de l'âtre.*)

URSULE, *soudain*. — Est-ce qu'elle va venir en robe blanche ?

AMÉLIE. — Qui ?

URSULE. — La mariée.

AMÉLIE. — Sûrement pas.

URSULE, *déçue.* — Quel dommage !

AMÉLIE. — Elle a dû mettre un costume de voyage.

URSULE. — Elle part loin, Madame ?

AMÉLIE. — A Nice... à ce qu'il paraît.

URSULE. — Alors elle va au bout de notre route ?

AMÉLIE, *interloquée.* — Au bout de... (*Comprenant.*) Ah oui !... la Nationale 7, qui passe devant chez nous, finit là-bas, en effet...

URSULE. — Et c'est au bout qu'on voit la mer ?

AMÉLIE. — Oui, à 600 km. d'ici.

URSULE, *pensive.* — A pied, faudrait du temps pour y aller ?...

AMÉLIE. — Plutôt...

URSULE, *rêveuse.* — Et c'est beau la mer, Madame ?

AMÉLIE, *évasive.* — C'est pas mal...

URSULE. — Comment que c'est, Madame ?

AMÉLIE, *cherchant à expliquer, difficilement.* — Ben... c'est grand... et c'est bleu.

URSULE. — Comme sur le calendrier des Postes ?

AMÉLIE, *soulagée.* — Comme ça, oui.

URSULE, *avec exaltation.* — Que ça doit être beau, la mer, toute bleue ! (*Mélancolique.*) Je ne la verrai jamais, moi...

AMÉLIE. — Qu'est-ce que tu en sais ?

URSULE. — Faudrait que j'aie de la chance.

AMÉLIE. — Et tu n'as pas de chance ?

URSULE, *douloureuse.* — Jamais... Je suis née toute seule... ; je n'ai jamais rien... et personne ne m'aime...

AMÉLIE. — Mais nous, ici, on t'aime bien.

URSULE, *hochant la tête.* — Oh ! pas tant que ça !

AMÉLIE, *réprobatrice.* — Comment oses-tu dire ?...

URSULE. — Je suis avec vous depuis des mois et vous ne m'avez pas encore embrassée...

AMÉLIE. — Dans le commerce, ma fille, on n'a guère le temps de penser à ces choses-là... Mais ça n'enlève rien aux sentiments... Tiens ! Dimanche, c'est ma fête... Alors tu pourras m'embrasser...

URSULE. — Et vous m'embrasserez ?

AMÉLIE. — Je te rendrai ta bise, bien sûr... (*Apercevant le haut monticule de bûches qu'Ursule continue à entasser machinalement.*) Oh ! enlève des bûches..., tu en mets trop..., tu ruinerais la maison !

URSULE, *tout en retirant des bûches du même geste machinal. Poursuivant son idée.* — Et Monsieur aussi il m'embrassera ?

AMÉLIE. — S'il veut.

URSULE. — Ah !... (*Un temps.*) Et comment que vous m'embrasserez ?

AMÉLIE. — Ben... sur une joue.

URSULE. — Une seule ?

AMÉLIE. — Ça suffit-il pas ?

URSULE. — Et Monsieur ?

AMÉLIE. — Il fera comme moi... Mais pourquoi me demandes-tu cela ?

URSULE, *énigmatique.* — Pour savoir... (*Désignant le foyer où il ne reste plus que trois bûches.*) Il en reste assez, Madame ?

AMÉLIE, *près de la petite table servie.* — Oui... Viens maintenant m'aider à porter la table, près de la cheminée.

(*Ursule se dresse et se précipite.*)

Attends !... Enlève d'abord la bouteille, les verres, les fleurs et aussi le poulet..., c'est plus prudent.

URSULE. — Où on les met ?

AMÉLIE. — Là, sur la cheminée.
(*Les deux femmes vont poser les objets sur la cheminée et reviennent transporter la table. Puis Amélie replace la bouteille, les verres, le poulet et les fleurs. Elle tourne alors le dos à Ursule, laquelle s'étant furtivement approchée du lit s'arrache soigneusement un cheveu. Puis avec un grand soin elle le glisse dans la taie de l'oreiller.*)

AMÉLIE, *qui a surpris son geste.* — Qu'est-ce que tu viens de faire ?

URSULE, *embarrassée.* — Ben... j'ai mis un cheveu.

AMÉLIE. — Dans l'oreiller ?

URSULE. — Oui.

AMÉLIE. — Pourquoi t'as mis un cheveu dans l'oreiller ?

URSULE. — Oh ! je le reprendrai demain, Madame !... Et il est pas sale.

AMÉLIE, *intriguée.* — Réponds !... Pourquoi t'as mis un cheveu dans l'oreiller ?

URSULE, *gênée.* — C'est parcequ'on m'a dit...

AMÉLIE. — Qu'est-ce qu'on t'a dit ?

URSULE, *même jeu.* — Que si des mariés... ils dorment dessus... pendant leur nuit de noces... on a du bonheur le lendemain... et aussi...

AMÉLIE. — Quoi ?

URSULE. — ... Qu'on rencontre l'amour.

AMÉLIE, *suffoquée.* — L'amour !... (*Sévère.*) Enlève ton cheveu ! (*Ursule regarde dans la taie. Amélie, outrée.*) A quatorze ans, des idées pareilles !... Tiens tu ne sais pas ce que tu dis, effrontée ! (*Elle grognonne quelques paroles inintelligibles, puis demande, soudain.*) Et ce cheveu ?

URSULE, *désolée.* — Je le trouve pas.

AMÉLIE. — C'est bon, laisse-le !... Mais sois sage, hein ?... Sans ça, je le dirai à la dame de l'Assistance.
(*Le clocher lointain égrène les douze coups de minuit. Amélie, qui les a comptés.*)
Minuit ! (*Déçue.*) C'est fini maintenant... (*Un temps.*) Ursule, aide-moi à défaire le lit... On va replier les draps.

URSULE, *désolée.* — Alors ils viendront pas ?

AMÉLIE. — Non. (*Ursule pousse un gros soupir. Amélie s'enquiert.*) Qu'est-ce que tu as ?

URSULE, *tristement.* — C'est pas encore à ce coup-ci que j'aurai du bonheur...

AMÉLIE, *haussant les épaules.* — T'es bête, ma fille !

scène 3

AMELIE, URSULE, GUSTAVE

A ce moment entre Gustave. Il tient à la main un bec-de-cane.

GUSTAVE, *annonçant.* — J'ai bouclé la porte.

AMÉLIE. — Tu as bien fait..., on ne les attend plus.

GUSTAVE, *allant à la table.* — Et je descends le poulet au garde-manger.

(*A ce moment, dehors, coups de klaxon répétés.*)

AMÉLIE et GUSTAVE, *saisis.* — Hein ?

GUSTAVE. — Eux !

AMÉLIE. — Tu crois ?...

GUSTAVE. — Sûrement ! (*Les coups de klaxon deviennent de plus en plus impérieux.*) Rends-toi compte !... Ce qu'ils sont pressés de se fourrer au lit.

(*On entend frapper sur une porte, en bas.*)

AMÉLIE. — Eh bien, il était temps !... J'allais plier les draps...

GUSTAVE, *à Ursule.* — Prends le bec-de-cane et cours leur ouvrir !

URSULE, *ravie.* — J'y cours, Monsieur !

GUSTAVE, *à la gamine qui a atteint le seuil.* — Fais-les monter tout de suite... Sois bien polie surtout et tu prendras leur valise... File !

(*Ursule disparaît. Gustave, à Amélie.*)

Ils vont voir qu'on a du personnel stylé.

AMÉLIE, *qui a replacé la courte-pointe qu'elle s'apprêtait à retirer. A son mari.* — Toi qui as vu la fiancée du fils d'Amédée..., tu dis qu'elle est jolie ?

GUSTAVE, *dithyrambique.* — Elle !... Tu croirais Martine Carol !... Quant à lui...

AMÉLIE, *qui tapote coquettement sa chevelure.* — Oh ! lui, je le connais..., un beau garçon !...

VOIX D'URSULE, *lointaine.* — Toujours tout droit, Messieurs-dames !

AMÉLIE. — Les voilà ! (*A Gustave, bas.*) Fais-leur comprendre qu'on s'est mis en frais pour eux... Après ça, quand on ira les voir...

VOIX D'URSULE, *plus proche.* — Et maintenant, Messieurs-Dames, tournez à gauche !

(*Gustave, en se regardant dans un miroir, frise avantageusement sa grosse moustache.*)

AMÉLIE, *acerbe.* — Regardez-moi celui-là qui veut séduire Martine Carol !

VOIX D'URSULE, *très proche.* — C'est ici... Entrez, Messieurs-Dames !

scène 4

GUSTAVE, AMELIE, URSULE, HELOISE PITROIS, HILARION PITROIS

Amélie qui marchait, souriante, à la rencontre de ses hôtes tant attendus, stoppe, saisie, à l'entrée d'un vieux monsieur que suit une vieille dame trottinante.

Ce sont Hilarion Pitrois et sa femme Héloïse.

Tous deux sont en costume de voyage, des costumes cossus, mais qui datent un peu.

Ursule qui les suit porte avec peine un gros sac de voyage.

AMÉLIE, *saisie par leur apparition.* — Mais...

HÉLOISE PITROIS, *volubile, avec exaltation.* — Le ciel vous a placés sur notre route... J'irai faire brûler un cierge ! (*A Hilarion qui souffle un peu.*) Assieds-toi, mon biquet.

HILARION, *s'asseyant.* — C'est vrai qu'on a cru voir notre dernière heure...

GUSTAVE. — Un accident ?

HILARION. — Non... Mais ça aurait pu arriver... (*A la vieille dame.*) Assis-toi donc aussi, ma biquette !

GUSTAVE. — Vous êtes en auto ?

HILARION. — Oui... une 4 chevaux... C'est moi qui conduis... Mais allez donc rouler sous cette pluie torrentielle, on ne voit pas la route à 10 mètres !

HÉLOISE, *fièrement.* — Et pourtant monsieur Pitrois a encore de bons yeux, vous savez !

HILARION, *un peu tyrannique.* — Laisse-moi parler, Héloïse !

HÉLOISE, *doucement.* — Mais je te laisse, Hilarion...

GUSTAVE, *bas à Ursule.* — Va éteindre en bas et attends qu'on te sonne !

(*Ursule sort discrètement.*)

HILARION, *à Gustave.* — Tout à l'heure, quand j'ai pris de l'essence, près du passage à niveau...

GUSTAVE. — Je vois, chez Grandlouis...

HILARION. — ...un gendarme nous a prévenus qu'à 5 kilomètres d'ici la route commence à être coupée par l'inondation.

GUSTAVE, *à Amélie.* — Qu'est-ce que je t'avais dit, Amélie !... Ça déborde partout ! Voilà pourquoi nos jeunes mariés n'ont pas pu arriver jusqu'ici !

HÉLOISE, *vivement.* — Vous attendiez des jeunes mariés ?

AMÉLIE. — Oui, Madame... pour leur nuit de noces.

HÉLOISE. — Et vous leur réserviez cette chambre ?

AMÉLIE. — Oui, Madame.

HÉLOISE. — C'est donc ça !... Ces fleurs... ce petit en-cas... et ces beaux draps ! Je me disais aussi...

HILARION. — Laisse-moi parler, Héloïse ! (*A Gustave.*) Alors je me suis dit qu'il fallait trouver un gîte pour la nuit, vu que je me sentais fatigué... Bien sûr, je ne suis pas vieux... je n'ai que soixante-dix-sept ans, mais tout de même...

HÉLOISE. — Ah ! s'il n'avait pas, comme moi, des rhumatismes !

HILARION. — Laisse-moi donc parler !

HÉLOISE. — Oui, mon biquet.

HILARION, *reprenant son récit.* — Avec cette pluie, dans une nuit si sombre, je ne voyais même pas s'il y avait des maisons sur le bord de la route... Et pour dénicher un hôtel dans ces conditions !...

GUSTAVE. — Du reste, à part notre auberge, on ne trouve rien dans le pays jusqu'au bourg Léonard..., à 3 kilomètres 200.

HILARION. — Par bonheur, en passant devant chez vous j'ai aperçu de la lumière... On venait d'ouvrir une porte... Deux hommes sont sortis...

GUSTAVE, *bas à Amélie, expliquant.* — Bouju et le facteur...

HÉLOISE, *encore effrayée.* — Mais la porte s'est refermée... Alors on n'a plus rien vu... J'ai pris peur, vous savez... et le biquet aussi.

HILARION, *imposant silence à sa femme.* — Héloïse !... (*La vieille se tait. Continuant.*) Alors j'ai appelé les deux hommes pour leur demander de m'indiquer un endroit où l'on pourrait coucher... « Mais ici, chez Gustave, m'ont-ils répondu. L'aubergiste est arrangeant..., il vous trouvera bien une chambre... » J'ai couru frapper à votre porte pendant que Mme Pitrois klaxonnait pour vous réveiller.

HÉLOISE, *à Amélie, suppliante.* — Vous allez nous garder, hein ?... Ça ne serait pas chrétien de nous laisser dehors dans ce déluge.

GUSTAVE. — C'est que nous n'avons que trois chambres de voyageurs...

Amélie. — Celle d'à côté louée au mois à l'agent-voyer, celle du dessus, occupée ce soir par le monsieur de Châlons qui va voir sa dame à Carpentras... et la troisième, celle-ci...

Héloise. — Celle des jeunes mariés...

Amélie. — Oui, Madame.

Héloise. — Vous croyez qu'ils peuvent encore venir, si tard ?

Amélie, *consultant Gustave du regard.* — Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

Gustave, *méditatif.* — La route est coupée... alors...

Amélie. — En tout cas, vu l'heure qu'il est, nous aurions une excuse...

Héloise, *pleine d'espérance.* — Vous nous gardez ?

Gustave, *se grattant la tête, encore indécis.* — C'est pas impossible...

Héloise. — Votre prix sera le nôtre !

Hilarion, *réprobateur.* — Laisse-moi parler, Héloïse ! (*Aux aubergistes.*) Combien demandez-vous pour la nuit ?

Gustave, *désignant une affichette placardée au mur.* — Prix homologué : 500 francs, service en sus...

Amélie. — Bien entendu je refais la chambre et j'enlève tout ce tralala...

Héloise, *avec un point de regret.* — Ah !...

Amélie. — A moins que ces Messieurs-Dames veuillent que je leur laisse les fleurs..., la dînette...

Hilarion, *vivement.* — Merci bien !... La dînette, c'est plus de notre âge ! (*A Gustave.*) Alors entendu... 500 francs..., nous restons.

Héloise, *à Amélie, avec un geste circulaire.* — Ça coûterait cher si nous gardions...

Amélie. — Les fleurs, le repas ?...

Héloise. — Et les draps... Tout !

Hilarion, *sursautant.* — Tout !... Tu n'y penses pas, Madame Pitrois !

Amélie, *réfléchissant.* — Faudrait compter dans les... (*Calculant mentalement.*) Voyons... les fleurs..., le poulet..., le blanchissage... (*Après un temps.*) Vu les circonstances je vais vous faire un prix : quinze cents francs.

Hilarion, *saisi et réprobateur.* — Quinze cents francs !

Héloise, *à Amélie.* — Avec les draps ?

Amélie. — Avec les draps.

Gustave, *intervenant.* — Mais sans le champagne, Messieur-Dame.

Hilarion. — Il y a belle lurette que Mme Pitrois et moi nous ne buvons plus que de l'eau.

Héloise, *intrépide, à Gustave.* — Et combien le champagne ?

Gustave. — Celui-là c'est du « dri », goût américain... et il est bon !... 800 francs la bouteille... Là-dessus je ne gagne rien.

Héloise, *calculant, à part.* — Ça ferait deux mille trois... (*A Hilarion, suppliante.*) Oh ! gardons le tout, mon biquet ?

Hilarion, *effaré.* — Héloïse, est-ce que tu perds la tête ?... Jamais, moi vivant, je ne...

Héloise, *d'un ton soudain chargé d'une grave émotion, à mi-voix, à son mari.* — Hilarion, c'est la première fois que je te demande quelque chose depuis cinquante ans que je suis ta femme... la première fois !... (*De nouveau suppliante.*) Gardons le tout.

Hilarion, *bougon.* — Je n'ai pas faim, moi... Et les fleurs, dans une chambre à coucher, c'est malsain !

Héloise. — Tu veux donc me faire de la peine ?

Hilarion. — Pas précisément.

Héloise. — Alors, dis oui ?

Hilarion. — Mais pourquoi cette extravagance ?

Heloise, *en confidence.* — Tu le sauras quand nous serons seuls...

Amélie, *sourire commercial.* — Ces Messieurs-Dame se sont-ils décidés ?

Héloise, *vivement et péremptoire.* — Oui... on garde le tout !

Gustave. — Même le champagne ?

Héloise, *même jeu.* — Même le champagne !

Hilarion, *à part, bégayant de stupeur.* — I-ni-ma-gi-nable..., c'est inimaginable !

Gustave, *qui tient la bouteille de champagne.* — Je la débouche ?

Hilarion. — Pas la peine ?

Héloise. — Si !... Si !... Débouchez !...

Amélie. — Pour le service, Messieur-Dame, le personnel est à votre disposition. Vous n'aurez qu'à sonner. (*Elle désigne le bouton d'appel.*)

Gustave, *qui a débouché la bouteille.* — Eh bien, nous vous laissons. Bonne nuit, Messieur-Dame !

Amélie. — Bonne nuit !

Hilarion, *rappelant Amélie.* — Hé ! s'il vous plaît, Madame, je voudrais bien une camomille ?

Amélie. — Tout de suite, Monsieur.

(*Gustave et Amélie sont sortis.*)

scène 5

M. PITROIS, Mme PITROIS

Hilarion, *très agité.* — Maintenant Héloïse, tu vas m'expliquer ?... Ces dépenses exorbitantes...

Héloise, *l'arrêtant d'un geste.* — Deux mille trois cents francs ! Qu'est-ce que c'est, pour vivre un rêve...

Hilarion, *éberlué.* — Un rêve ?...

Héloise. — Oui, le rêve de ma jeunesse...

Hilarion, *de plus en plus abasourdi.* — De ta jeunesse ?

Héloise. — Reconnais que c'est pour rien... deux billets de mille et trois pièces de cent francs.

Hilarion. — Qu'est-ce que tu racontes ?... Le rêve de ta jeunesse...

Héloise. — Que tu m'as inspiré il y a plus de cinquante ans quand tu venais dans la petite mercerie de maman, m'acheter des lacets.

Hilarion. — Des lacets ?... De souliers ?

Héloise. — Oui... (*A part, attristée.*) Il ne s'en souvient plus !...

Hilarion. — Si ! Si !... Mais je croyais que c'était des chaussettes.

Héloise. — C'était des lacets. Et ce que tu pouvais en user ! Jusqu'à trois paires par semaine ! Bien

sûr, c'était un prétexte que tu avais trouvé pour m'approcher, car maman était sévère. Aussi quand tu me donnais tes huit sous..., c'était le prix d'une paire de lacets en cet heureux temps..., tu me glissais, entre des pièces de deux sous, des petits billets pliés en quatre sur lesquels tu avais écrit « que tu m'aimais à la folie », que « lorsque tu reviendrais à la boutique si j'avais l'obligeance de me gratter l'oreille droite ça voudrait dire « Moi aussi, Monsieur... », l'oreille gauche : « Attention à maman ! » et les deux à la fois : « Vous pouvez vous risquer, Monsieur, à me demander en mariage. »

HILARION, *souriant à ces souvenirs.* — C'est vrai.., je me souviens...

HÉLOISE, *émue.* — Ce que j'ai pu me gratter les oreilles en ce temps-là ! Ma mère avait fini par croire que j'avais attrapé une maladie... Jusqu'au jour où, ayant flairé la raison, elle est allée te dire... Tiens ! rien que d'y penser j'en ai chaud aux joues... « A partir d'aujourd'hui, jeune homme, nous ne vous vendrons plus de lacets... Mais si vous avez quelque chose de sérieux à me dire, venez me voir, dimanche matin, après la messe... »

HILARION. — Ecoute, Héloïse... Je ne vois pas le rapport entre tes excentricités de ce soir et notre histoire d'il y a cinquante ans.

HÉLOISE. — Attends, mon biquet !... Mais, d'abord, réponds-moi : Qu'est-il arrivé à ma mère, trois jours exactement avant notre mariage ?

HILARION, *réfléchissant.* — Voyons ?... Heu... Ah ! oui... Sa première attaque de paralysie.

HÉLOISE. — ... qui l'a clouée au lit pendant des mois... Et qu'est-ce que j'ai dû faire, moi, le soir même de nos noces ?

HILARION. — Ça, je ne l'ai pas oublié ! L'infirmière jusqu'à une heure du matin.

HÉLOISE. — Et toi l'infirmier le reste de la nuit.

HILARION, *qui se souvient.* — Fichue nuit de noces !... On n'a pas pu dormir ensemble.

HÉLOISE. — Et qui a ouvert la boutique le lendemain matin ?

HILARION. — Nous deux, pardi !

HÉLOISE. — Et les autres jours ?

HILARION. — Nous encore... Fallait bien garder le commerce et gagner de l'argent pour trois...

HÉLOISE, *larmoyante.* — Et quand huit mois plus tard, ma pauvre chère maman s'en est allée...

HILARION. — On a hérité de la boutique...

HÉLOISE. — Et continué tous les jours à servir la clientèle... Le dimanche, toi, tu lavais la devanture, moi j'astiquais les comptoirs... Ainsi sans repos ni trêve, des années durant...

HILARION. — Dame ! nous n'étions pas riches... Et si nous le sommes devenus, ma biquette, c'est grâce à notre travail acharné...

HÉLOISE, *avec une grande mélancolie.* — ... qui ne nous a jamais permis de vivre notre jeunesse.

HILARION, *rectifiant.* — Mais qui nous assure notre vieillesse... Vous entendez, Madame Pitrois, aujourd'hui propriétaire des « Grandes Galeries Modernes » à succursales multiples !

HÉLOISE, *sans élan.* — Oui, j'entends... (*Un soupir.*) Et ça m'est égal !

HILARION, *sursautant.* — Oh ! Mais, moi, quand je fais le compte de mes biens je suis fier d'être riche !

HÉLOISE. — Et moi quand je fais le compte de mes souvenirs je suis désespérée d'être si pauvre.

HILARION. — Où veux-tu en venir ?... Explique-toi à la fin ?

HÉLOISE. — Pourquoi faire ?... A tout ce que je t'objecterai, mon biquet, tu me répondras avec ta grande sagesse par la nécessité des économies vu la multiplicité de tes succursales... (*Pensive.*) Non, tu ne me comprendrais pas.

HILARION, *pincé.* — Me prends-tu pour un imbécile ?

HÉLOISE. — Grands dieux, non !... Mais tu es homme..., je suis femme... Alors, les choses du cœur...

HILARION, *sarcastique.* — Les choses du cœur !... Tu t'occupes encore des choses du cœur, à ton âge ! Toi, une vieille dame !

HÉLOISE. — Les vieilles dames sont d'anciennes jeunes filles qui se souviennent d'avoir été sentimentales. (*Un temps. Puis, brusquement.*) Hilarion ! Ce soir et pour un soir..., car ces soirs-là, hélas ! n'ont jamais de lendemain..., nous allons imaginer que nous sommes revenus cinquante ans en arrière... le jour même de nos noces...

HILARION, *abasourdi.* — Par exemple !... Tu as de ces inventions !...

HÉLOISE. — On va boire tous les deux un petit coup de champagne pour nous étourdir un brin...

HILARION. — Ça, c'est le bouquet !

HÉLOISE, *qui rêve tout haut.* — Maman n'est pas malade... Elle se porte très bien. Nous l'avons quittée tout à l'heure et nous sommes partis, comme deux gosses un peu fous, en voyage de noces !

HILARION, *entre ses dents.* — Fous ! Parle pour toi !

HÉLOISE, *même jeu, idyllique.* — Notre lune de miel dont j'ai tant rêvé, Hilarion, quand tu venais m'acheter des lacets et que nous n'avons jamais eu le temps de vivre, eh bien vivons-la !

HILARION, *suffoqué.* — Une lune de miel ! Comme si moi, aujourd'hui...

HÉLOISE, *qui n'entend rien.* — Alors, mon biquet : ces fleurs..., cet en-cas d'amoureux..., ce lit aux draps brodés qui sentent bon l'iris, c'est pour nous..., nous les jeunes mariés de ce matin.

HILARION, *écrasé.* — Hé ben !...

HÉLOISE, *romantique.* — Alors tu vas me faire la cour, Hilarion ?

HILARION. — La cour !... Tu n'y penses pas ! (*A part, soucieux.*) Elle est complètement dérangée.

HÉLOISE, *qui tient à son idée.* — Si ! Si ! Tu vas me faire la cour ! Et tu me diras, enfin, comment tu m'aimes...

HILARION, *décidément très inquiet.* — Héloïse ! Avoue-le, tu t'es mise à lire des romans ! Ce n'est pas naturel des idées comme ça !
(*La vieille dame est allée prendre le verre où tout à l'heure, après avoir fait sauter le bouchon de la bouteille de champagne, Gustave a versé un peu de vin. Elle en rajoute et porte le verre à son mari.*)

HÉLOISE, *sentimentale.* — Un seul verre pour deux. (*Portant le verre aux lèvres d'Hilarion.*) Bois le premier, mon biquet, tu connaîtras mes pensées.

HILARION. — C'est ridicule !... J'attends une camomille.

HÉLOISE, *tendrement impérieuse.* — Je veux !

HILARION, *discutant.* — Et je te préviens : c'est dangereux pour moi !

HÉLOISE, *le forçant.* — Juste une petite goutte !

HILARION, *furieux.* — Avec ma gastralgie ! (*Il boit tout de même.*)

HÉLOISE. — Mais non, tu n'as pas de gastralgie, ni d'asthme, ni de rhumatisme... Tu es fort comme un

Turc, beau comme un dieu, car tu as vingt-cinq ans !... J'en ai vingt... (*Avec exaltation.*) Nous sommes jeunes... Jeunes !... (*Elle vide d'un trait le reste de champagne.*)

HILARION, *une main à l'épigastre.* — Ça y est !... Ça me brûle déjà !... Faudrait que je mange quelque chose...

HÉLOISE. — Mais viens à table, mon biquet !
(*Tous deux s'assoient. Héloïse sert une aile de poulet à son mari.*)

HILARION, *une bouchée dans la bouche.* — Il est un peu coriace... (*Tout à coup il s'étrangle.*) Heu !... Hrre !... Hrrre !

HÉLOISE, *affolée.* — Mon Dieu, qu'est-ce que tu as ?

HILARION, *qui étouffe.* — Un... un... un os...

(*Héloïse lui tendant un verre qu'elle a précipitamment rempli de champagne.*)

HÉLOISE. — Bois vite !

HILARION, *après avoir bu, soufflant, délivré.* — Ça passe... (*Soudain furieux.*) C'est de ta faute !... Avec tes idées d'hystérique !

HÉLOISE, *avec une infinie douceur.* — Hilarion, ce soir... pour une fois... tu dois seulement me faire la cour.

HILARION. — Je n'en ai pas la moindre envie.

HÉLOISE. — Force-toi un peu !

HILARION, *maussade.* — Peux pas !...

HÉLOISE. — C'est, sans doute, que tu n'as jamais su parler aux femmes.

HILARION, *piqué au vif.* — Moi !... Ah ! là ! là !... Autrefois ce ne sont pas les aventures qui m'ont manqué ! La bonne de ma mère et la femme du bedeau... la même année.

HÉLOISE. — La femme du bedeau... Une mauvaise langue m'avait mise au courant...

HILARION. — Ah !...

HÉLOISE. — Mais je ne l'avait pas cru... Alors, c'était vrai ?

HILARION. — Comme la femme du brigadier de la gendarmerie. (*Héloïse soupire. Le vieux s'étonne.*) Pourquoi soupires-tu ?

HÉLOISE. — Je croyais être la seule...

HILARION. — Dans un sens tu l'as été... (*Il a encore bu une gorgée. Satisfait, se grattant l'épigastre.*) C'est tout à fait passé.

HÉLOISE. — Alors, puisque tu t'y connais si bien, fais-moi la cour... Tiens ! je vais t'aider..., tu n'auras qu'à répondre à mes questions... Hilarion, mon petit mari..., car je ne t'appelais pas encore « mon biquet », ce jour-là...

HILARION. — Et pour cause ! Ce n'est qu'en 35, en sortant de chez le notaire où nous venions de signer l'affaire des Grandes Galeries que nous nous sommes mutuellement baptisés « Biquet et Biquette »... Que nous étions contents ce jour-là !... Les Grandes Galeries !... Une fameuse date dans notre existence !

HÉLOISE, *songeuse.* — Pour moi, il n'y a qu'une seule date qui compte...

HILARION, *qui s'anime peu à peu sous l'effet du champagne.* — Laquelle, ma biquette ?

HÉLOISE, *sentimentale.* — Celle de notre mariage... Ah ! ce beau jour !... Rappelle-toi : nous étions agenouillés côte à côte à l'église... Nous venions d'échanger nos anneaux... ; tu t'es penché vers moi et tu m'as murmuré, tout bas : « S'il n'y avait pas tant de monde et le bon Dieu, je vous mangerais de baisers ! Mais attendez ce soir ! »... C'était la première fois que tu me disais des mots d'amour comme ça..., des vrais !... Hélas ! tu n'as jamais recommencé...

HILARION. — Avec la vie qui nous attendait...

HÉLOISE. — Oh ! je ne te fais pas de reproches, Hilarion, mais c'est pour ça que je te demande de croire que tu es devenu cinquante ans plus jeune..., que tu viens de m'épouser et que nous sommes tous les deux dans notre chambre nuptiale... Nous venons d'y entrer... Et je suis très émue...

HILARION, *petit rire légèrement égrillard, c'est le champagne.* — Hi ! hi ! hi !... sacrée biquette !... (*Tendant son verre.*) Redonne-m'en un peu... C'est vrai qu'il est bon.

(*La vieille dame lui verse du champagne, puis remplit son propre verre et le dresse.*)

HÉLOISE, *très tendre.* — A nos amours, mon biquet !

HILARION. — Oh ! que tu es enjoleuse... (*Farceur.*) A nos amours, Mademoiselle !
(*A ce moment, après avoir frappé, entre Ursule qui porte une tasse sur un plateau.*)

URSULE. — C'est la camomille du monsieur.

HÉLOISE, *péremptoire.* — Remportez-la !

HILARION, *protestant.* — Tout de même..., tout à l'heure j'en aurai besoin... (*A Ursule.*) Tenez-la au chaud !

URSULE. — Bien, Monsieur.

HÉLOISE. — Et ne revenez pas avant qu'on vous sonne !...

URSULE. — Oui, Madame. (*Elle s'apprête à sortir.*)

HÉLOISE. — On voudrait bien être tranquilles un moment ! (*Ursule est sortie et a refermé la porte. Héloïse, très jeune amoureuse.*) Enfin seuls ! (*Un temps. A Hilarion.*) Tu reprends du poulet, Monsion mon mari ?

HILARION. — Merci... plus faim...

HÉLOISE. — Un peu de salade tout de même ? (*Soulevant le couvercle d'un petit pot de grès.*) Hé ! hé ! du foie gras !

HILARION. — Du foie gras ! Ça coûte cher... N'y touche pas !

HÉLOISE. — Tout est compris dans les 1.500 francs.

HILARION. — Tu crois ?

HÉLOISE. — J'en suis certaine.

HILARION. — Alors, donne-m'en un peu. (*Tendant son assiette.*) Ah ! tu me fais faire des folies !

HÉLOISE, *heureuse.* — Enfin ! (*Tandis qu'elle le sert.*) Maintenant dites-moi quelque chose de gentil, Monsieur mon mari ?

HILARION, *à part.* — Elle y tient ! (*A Héloïse.*) Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

HÉLOISE. — Ce que tu m'aurais dit dans notre chambre nuptiale... le premier soir de notre voyage de noces... Allons ! imagine ?

HILARION, *que le champagne commence visiblement à alourdir.* — Heu !... je... je n'imagine rien... Je suis un peu... étourdi... et je commence... à... avoir... envie de dormir.

HÉLOISE, *déçue.* — Tu veux te coucher ?

HILARION. — Oui... avec ma camomille.

HÉLOISE, *qui se fait une raison.* — Bon. Je vais sonner la bonne. Mais, avant, dis-moi quelque chose de gentil... Si tu savais comme ça comptera pour moi !... Un mot ?... un petit mot d'amoureux ?... Et je m'endormirai avec...

HILARION, *gravement.* — Héloïse ! Ne lis plus de romans

feuilletons !... Tu es en train de te monter l'imagination... Je vous demande un peu... Vouloir vivre une nuit de noces !... Ce n'est plus de notre âge !

HÉLOISE, *doucement.* — Un rêve, ça n'a pas d'âge...

HILARION. — C'est vrai... rêver..., c'est tout ce qui nous reste de possible... Eh bien je vais t'en raconter un, moi, de rêve !... Et il est beau ! L'histoire de notre vie : l'agrandissement de la boutique de ta mère, l'achat du magasin de Pézenas, la création des Grandes Galeries de Saint-Hilaire..., les succursales multiples.

HÉLOISE, *avec une pointe d'agacement.* — Tu parles tout le temps de tes succursales multiples et nous n'en avons qu'une !

HILARION. — Dans deux mois nous ouvrirons la deuxième... Alors elles seront multiples... (*Reprenant son discours.*) Bref, tout ce que nous avons fait ensemble... (*Satisfait.*) En somme, beaucoup de choses...

HÉLOISE, *avec mélancolie.* — Sauf un enfant.

HILARION, *saisi.* — Quoi ?

HÉLOISE, *qui est allée sonner la bonne et revient prendre place à la table.* — Je dis : sauf un enfant.

HILARION. — Il aurait fallu en avoir le temps !

HÉLOISE, *soupirant.* — Hélas !...

HILARION, *stupéfait.* — Non ?... Toi.. tu aurais souhaité avoir un enfant ?

HÉLOISE. — Mon Dieu, oui.

HILARION. — Mais tu ne me l'as jamais dit !

HÉLOISE. — Si... deux ou trois fois..., seulement tu ne m'entendais pas.

HILARION. — Tu sais, dans les affaires, on est tellement préoccupé... (*Un temps.*) Mais, vraiment, tu me l'as dit ?

HÉLOISE. — Tiens, la dernière fois, nous venions de vendre Pézenas pour acheter Saint-Hilaire... Tu rayonnais... Et, le soir, à l'hôtel, pendant le dîner, tu n'as pas cessé de faire des additions, au crayon, sur la nappe... Tu estimais notre fortune.

HILARION, *avec fierté.* — Elle était déjà ronde.

HÉLOISE. — Justement... Je t'ai dit : « Si nous venions à disparaître, à qui irait tout cet argent ?... A ton neveu ? C'est un chenapan que son propre père a desbérité... A ma nièce ? Pourquoi faire ? Elle est entrée en religion... Si au moins nous avions un enfant, à nous... »

HILARION. — Eh bien, tu vois, je me souviens à présent... Même que je t'ai répondu : J'estime que nous ne possédons pas encore assez d'argent pour bien assurer notre vieillesse... Plus tard, nous en reparlerons...

HÉLOISE, *tristement.* — Et nous n'en avons plus reparlé.

HILARION. — Non.

HÉLOISE, *même jeu.* — Et le moment est passé...

HILARION, *pensif.* — Ça, pour être passé, il est bien passé !
(*Un long temps.*)

HÉLOISE, *rêveuse.* — Ah ! si nous avions un fils... ou une fille... Mais nous sommes sans famille... Tous les nôtres sont au cimetière...

HILARION, *désapprobateur.* — Tu n'as pas le champagne gai, Héloïse !

HÉLOISE, *même jeu.* — Une fille !... Cela aurait été si gentil... Et puis, nous l'aurions gardée près de nous...

HILARION, *incrédule.* — Gardée !... Elle serait mariée depuis longtemps et peut être déjà grand-mère.

HÉLOISE. — Justement. Nous aurions autour de nous nos enfants, nos petits-enfants et peut-être même nos arrière-petits-enfants... Tu vois cela d'ici, nos arrière-petits-enfants... (*Gros soupirs.*) Ah ! Finir sa vie sans de chères présences autour de soi, sans affection, c'est triste... triste !... (*Soudain, voix dramatique.*) Hilarion, si je meurs la première, qui te fermera les yeux ?

HILARION. — On pourrait peut-être parler d'autre chose ?...

HÉLOISE. — Dis, réponds !... Qui te fermera les yeux ?... Personne ! (*Un temps.*) Tandis que si nous avions des enfants...

HILARION, *pensif.* — Une fille..., ça ne m'aurait pas déplu... ; c'est gracieux..., c'est tendre... (*Philosophe.*) Mais voilà... trop tard ! (*Il étouffe un bâillement.*)

HÉLOISE, *mélancolique.* — Ce n'est pas la peine d'être riches, Hilarion, pour être si seuls...

(*A ce moment Ursule frappe à la porte.*)

scène 6

HILARION, HELOISE, URSULE

Et tout de suite, elle entre apportant la tasse de camomille sur un plateau.

HÉLOISE, *lui désignant une place sur la table.* — Posez ça là !

URSULE. — Bien, Madame.
(*Hilarion s'est levé.*)

HÉLOISE, *à son mari.* — Tu ne veux plus rien ?

HILARION. — Si... dormir.

URSULE, *d'une voix teintée de regret.* — Oh ! ces Messieur-Dame n'ont pas mangé le gâteau !

HÉLOISE. — Nous n'avons plus faim.

URSULE. — Dommage !... Il doit être bon !... Il vient d'être cuit...

HÉLOISE. — Par votre maman ?

URSULE, *très simple.* — Je n'ai pas de maman.

HÉLOISE. — La patronne d'ici n'est pas votre mère ?

URSULE. — Non, Madame.

HÉLOISE. — Ni le patron votre papa ?

URSULE. — Je n'ai pas de papa.

HÉLOISE. — Vous êtes orpheline ?

URSULE. — Je ne sais pas...

HÉLOISE, *étonnée.* — Comment vous ne savez pas ?

URSULE. — Je suis née toute seule..., je suis de l'Assistance...

HÉLOISE et HILARION, *lequel, du fauteuil dans lequel il s'est assis, suit, assez somnolent, la conversation.* — Ah !...

HÉLOISE. — Sans doute, êtes-vous en place ici ?

URSULE. — Oui, Madame.

HILARION, *qui se réveille un instant.* — Quel âge avez-vous ?

URSULE. — Quatorze ans, Madame... (*Se reprenant.*) Monsieur. (*S'apprêtant à desservir.*) Alors, je l'enlève le gâteau ?... Vous n'en prendrez pas ?

HÉLOISE, *qui devine la convoitise de la gamine.* — Vous voudriez bien savoir le goût qu'il a, hein ?

URSULE, *qui se sait pas feindre.* — Ben... oui...

HÉLOISE. — Vous n'en mangez pas souvent peut-être ?

URSULE. — Non, Madame.

HÉLOISE. — Vos patrons ne se montreraient-ils pas bons avec vous ?

URSULE. — Oh si ! Madame. (*Avec importance.*) J'ai droit au sucre.

HÉLOISE. — En somme vous ne leur reprochez rien ?... (*La petite garde le silence.*) Hein ?... (*Mutisme d'Ursule.*) Oh ! oh ! je sens qu'il y a quelque chose que vous ne voulez pas me dire... (*Doucement.*) Ayez confiance en nous... Qui sait ? Peut-être pourrons-nous vous aider... (*Engageante.*) Allons ?... Dites-moi ?... Qu'est-ce que vous leur reprochez ?

URSULE, *grave et triste.* — Ils ne m'embrassent jamais.

HILARION, *ton légèrement railleur.* — C'est tout ?

URSULE. — Oui, Monsieur.

HÉLOISE, *à Ursule, compatissante.* — Et cela vous fait de la peine ?

URSULE. — Oh oui ! Madame... Je suis tellement seule... Ça fait mal.

(*Héloïse est allée porter la tasse de camomille à son mari.*)

HILARION, *qui reçoit la tasse ironise à l'adresse de sa femme.* — Tiens, encore une cliente pour tes romans-feuilletons.

HÉLOISE, *à Hilarion.* — Moi, je la comprends. (*Revenant à table. A Ursule.*) Comment vous appelez-vous, mon enfant ?

URSULE. — Ursule.

HÉLOISE, *après avoir repris sa place à la table.* — Eh bien ! ma petite Ursule, asseyez-vous là, en face de moi.

URSULE, *effarée.* — A la place de Monsieur ?

HÉLOISE. — Le Monsieur aime mieux le fauteuil pour y boire sa camomille. (*Avec un bon sourire.*) Et nous allons toutes les deux manger du gâteau.

URSULE, *qui s'est assise.* — Oh ! Madame, ça m'est défendu !

HÉLOISE. — Par qui ?

URSULE, *coup d'œil instinctif vers la porte.* — Par mes patrons, Madame.

HÉLOISE. — Vous craignez qu'ils viennent vous surprendre ?

URSULE. — Non... Ils sont déjà couchés... Mais quand même !...

HÉLOISE, *tendrement impérieuse.* — Puisque je vous l'ordonne..., comme si vous étiez ma fille !

URSULE, *dans un élan.* — Oh ! je voudrais bien être la fille d'une bonne dame comme vous... (*Avec ferveur.*) Ce que je l'aimerais !

HÉLOISE, *qui coupe le gâteau et en sert un morceau à la gamine.* — Tu entends, Hilarion !... Voilà enfin, ce soir, un mot d'amour pour moi. (*A Ursule qui mange une bouchée avec une visible gourmandise.*) C'est bon ?

URSULE, *la bouche pleine.* — Oh ! oui.

HÉLOISE. — Et le champagne, vous n'en avez peut-être jamais bu ?

URSULE. — Jamais, Madame.

HÉLOISE. — Eh bien, vous allez y goûter aussi.

URSULE, *craintive.* — Vraiment... je peux ?

HÉLOISE, *lui emplissant son verre.* — Vous pouvez...

URSULE, *buvant.* — Ça pique..., mais ça a bon goût... Oh ! j'aime ça !...

HÉLOISE. — Vous êtes contente ?

URSULE. — Oh oui ! Madame... (*Soudain pensive.*) S'ils étaient venus je n'aurais pas eu de ces bonnes choses...

HÉLOISE. — De qui parlez-vous ?

URSULE. — Des jeunes mariés qu'on attendait. (*Méditative.*) Mais j'aurais eu mon cheveu...

HÉLOISE, *qui ne comprend pas.* — Quel cheveu ?

URSULE. — Mon cheveu, que j'ai mis dans un oreiller.

HÉLOISE, *sidérée.* — Je ne comprends pas... Vous avez mis un cheveu dans un oreiller ?

URSULE, *désignant le lit.* — Celui des amoureux... oui, Madame.

HÉLOISE. — Mais pourquoi ?

URSULE, *en confidence.* — Paraît que si des mariés, la nuit de leurs noces, ils dorment dessus, eh bien, le lendemain matin, si on a fait un vœu, il se réalise, à cause du cheveu... Oui, Madame. (*Désolée.*) Mais ils ne sont pas venus... (*Plaintive.*) Ah ! j'ai pas de chance !

HÉLOISE. — Un vœu !... Que désirez-vous donc, mon enfant ?

URSULE, *évasive.* — Des choses...

HÉLOISE. — Lesquelles ?

URSULE, *avec embarras.* — Ben... des choses...

HÉLOISE. — S'ils étaient venus, ces jeunes mariés et s'ils avaient dormi, comme vous dites, sur votre cheveu, quel vœu auriez-vous souhaité voir se réaliser ?

URSULE. — Qu'ils m'emmènent avec eux, au bout de la route, pour voir la mer...

HÉLOISE. — Ah !... Un beau voyage ! (*Un temps.*) Et c'est toujours ce que vous souhaitez ?

URSULE. — Non, Madame.

HÉLOISE, *surprise.* — Auriez-vous changé d'idée ?

URSULE. — Oui, Madame.

HÉLOISE. — Vous désirez maintenant autre chose ?

URSULE. — Oui, Madame.

HÉLOISE. — Dites-le-moi !

URSULE. — J'ose pas..., à cause de Monsieur...

HÉLOISE, *coup d'œil à Hilarion endormi.* — Le Monsieur ne vous entendra pas..., il s'est endormi... Allez ! dites vite !...

URSULE. — Je voudrais que vous reveniez me voir et que vous m'écriviez des mots gentils dans des lettres... Je les garderais toujours ! (*Douloureuse.*) Mais ça n'arrivera pas !... Les mariés n'ont pas dormi sur mon cheveu...

HÉLOISE. — Monsieur et moi, tout à l'heure, nous allons nous coucher dans ce lit.

URSULE, *spontanée.* — Oh ! vous, c'est pas pareil.... Faut une nuit de noces.

HÉLOISE, *souriante.* — Dans un certain sens, si... ce sera une espèce de nuit de noces.

URSULE, *éberluée.* — Ah !

HILARION, *réveillé, d'une voix pâteuse.* — Héloïse !... Mes bouillottes !

HÉLOISE. — C'est vrai... j'oubliais !... Les bouillottes ! (*Elle extrait une demi-douzaine de bouillottes en caoutchouc du grand sac de voyage. Les remettant à Ursule.*) Remplissez-les, Ursule.

URSULE, *recevant le paquet de bouillottes.* — Tout ça ?

HÉLOISE. — Oui... à nos âges, mon enfant, on a besoin de chaleur.

URSULE, *s'élançant vers la porte.* — J'y cours, Madame.

HÉLOISE. — Bien pleines, hein ?

URSULE, *du seuil.* — Oui, Madame !

HÉLOISE. — La nuit est fraîche... Elles se refroidissent vite !

(*Ursule est sortie.*)

scène 7

HELOISE, HILARION, *puis* URSULE

HÉLOISE, *à son mari.* — Hilarion, tu as entendu ?

HILARION, *mal réveillé.* — Quoi ?

HÉLOISE. — Ma conversation avec la petite.

HILARION, *engourdi.* — Heu !... un peu... pas tout...

HÉLOISE. — C'est juste, tu t'étais endormi... (*Mystérieuse.*) Eh bien, je l'ai peut-être trouvé...

HILARION. — Quoi ?

HÉLOISE. — L'enfant que nous n'avons pas eu.

HILARION. — L'enfant !... Qu'est-ce que tu me chantes ?

HÉLOISE, *transportée.* — Et c'est une fille, figure-toi..., une adorable petite fille !

HILARION, *qui ne comprend pas.* — Une fille... quelle fille ?

HÉLOISE. — Ursule... la petite qui vient de nous servir.

HILARION, *suffoqué.* — La bonne d'ici !... Tu n'es pas folle ?...

HÉLOISE. — Pas folle du tout... Nous allons la prendre à notre service... Je m'arrangerai avec les patrons d'ici et l'Assistance... Ursule nous servira avec dévouement, j'en suis certaine... Et nous, eh bien, nous la gâterons comme... comme notre enfant !

HILARION. — Mais tu ne la connais pas !

HÉLOISE. — Si. Dans un mot elle m'a livré tout son cœur.

HILARION, *incrédule.* — Allons bon !... Le roman-feuilleton continue...

HÉLOISE. — Elle sera aux petits soins pour toi, tu verras !... Et comme je te connais, mon biquet, bientôt tu ne pourras plus te passer d'elle... Alors, à ce moment-là, si elle est vraiment le petit être de pureté, de bonté, que je suppose, nous pourrons peut-être l'adopter... Hein ?

HILARION. — Ecoute, Héloïse, je ne veux pas te faire de peine, mais depuis que tu es entrée dans cette chambre tu t'es mise à imaginer des choses..., des choses !... Enfin je ne te reconnais plus !... Ce doit être surtout le champagne... Allons, viens te coucher, ça te calmera et il est temps !

(*Rentre Ursule.*)

URSULE, *les deux bras soutenant les bouillottes.* — Voilà les bouillottes, Madame.

HÉLOISE. — Bien chaudes, hein ?

URSULE. — Touchez-les, Madame, elles brûlent. (*Un temps.*) Et savez-vous à quoi j'ai pensé ?... Si elles deviennent froides, sonnez-moi, même dans la nuit, je me lèverai et je mettrai de l'eau à chauffer dans une grande casserole...

HÉLOISE, *émue.* — Tu ferais cela pour nous, petite Ursule ?

URSULE, *spontanée.* — Des personnes comme vous, vous pensez !...

HÉLOISE, *maternelle.* — Tiens, veux-tu que je t'embrasse ?

URSULE. — Oh oui, Madame ! (*Dans un élan elle saute au cou de Mme Pitrois. Puis, tout bas, elle lui demande.*) Alors, vous croyez que mon cheveu...

HÉLOISE, *comme une fée.* — Il te portera bonheur... Et, demain matin, tu apprendras une grande nouvelle qui comblera tes vœux.

URSULE, *avec exaltation.* — Oh ! dites-moi-la tout de suite, Madame... Dites-moi-la ?

HÉLOISE, *souriante.* — Mais je ne la connais pas encore tout à fait...

URSULE, *déçue.* — Ah !...

HÉLOISE, *malicieuse.* — Dame ! Monsieur et moi, nous n'avons pas encore dormi sur ton cheveu...

RIDEAU, *très vite*

RUSSIE (d'hier et d'aujourd'hui) au Théâtre des Nations

Expression du théâtre russe, le Théâtre d'Art de Moscou, qui suit encore avec dévotion la tradition du grand Constantin Stanislavski, est venu au Théâtre des Nations avec sa troupe complète, mais aussi avec le meilleur de son répertoire, d'hier et d'aujourd'hui. Les œuvres de Anton Tchékhov en forment l'essentiel avec *La Cerisaie*, *Les Trois Sœurs* et *Oncle Vania*, auxquelles s'ajoute une pièce moderne de Leonid Rakhmanov, *Vieillesse troublée*.

A part Tchékhov, dont toute l'œuvre est bien connue en France parce qu'elle a donné lieu à de nombreuses réalisations, études et éditions, le théâtre russe actuel est relativement peu répandu hors des pays du rideau de fer. Cela tient au fait que troupes et auteurs ne s'exportent guère, les dirigeants soviétiques estimant, sans doute, que ce qui peut convenir à leur public ne convient pas forcément à la propagande extérieure. Quoi qu'il en soit, la participation russe à la saison du Théâtre des Nations était attendue, à Paris, avec la curiosité que l'on devine.

La Cerisaie, elle, est une pièce familière au public français. La compagnie Jean-Louis Barrault - Madeleine Renaud nous en ont offert une image attachante il n'y a pas si longtemps. Le jeu des comparaisons nous permet de saisir les différences entre l'interprétation d'une même pièce dans sa langue nationale et son « adaptation » étrangère, si bonne qu'elle soit.

Cette confrontation est des plus instructives et des plus révélatrices. Elle justifierait, à elle seule, si cela était nécessaire, l'existence du Théâtre des Nations. Il est évident que les spectateurs français du Théâtre Sarah-Bernhardt ont découvert, dans une certaine mesure, une nouvelle *Cerisaie* qui, bien qu'ayant toutes les apparences de celle qu'ils connaissaient, était profondément différente.

Surtout par son rythme. Cette fin d'un monde, imaginée par Tchékhov, et symbolisée par la vente et la disparition d'une propriété familiale (désagrégation dont ne se rendent même pas compte les protagonistes) se déroule sur un tempo beaucoup plus lent dans sa version originale. On sent que les personnages ont une notion du temps et des réalités très éloignées de la nôtre. La distribution russe fait corps, évidemment, avec ce rythme. Le spectateur occidental peut être tenté de marquer une certaine impatience. Au deuxième acte, notamment, et à la fin. Au fond, il a tort, car ce sont les acteurs moscovites qui sont dans le vrai, puisqu'ils ne font que respecter, scrupuleusement, la pensée de l'auteur. On peut concevoir que, depuis 1904, époque à laquelle Tchékhov écrivait sa pièce, l'art dramatique a évolué. Hors de Russie, c'est évident. Mais nous serions mal venus, en ce domaine, de reprocher à des artistes soviétiques d'être trop conservateurs...

★

Autant les représentations des pièces de Tchékhov ont, malgré tout, comblé les plus difficiles, autant celle de *Vieillesse troublée*, de Leonid Rakhmanov, a paru terne et périmée. Si cette dernière pièce doit être considérée comme l'un des bons exemples du théâtre russe contemporain ou — pour être plus précis — du théâtre post-révolutionnaire, l'art dramatique russe actuel se révèle curieusement rétrograde par rapport à celui des pays... moins avancés.

L'œuvre de Leonid Rakhmanov, très populaire en Union soviétique — elle donna même naissance à un film célèbre : *Le Député de la Baltique* — est un pieux mélo qui, dans un style traditionnel, exalte un sujet révolutionnaire. Aucun poncif n'est évité pour faciliter l'éducation des masses. Le vieux savant aux idées progressistes, boycotté par ses étudiants réactionnaires, fils de bourgeois, réalisera le but de sa vie scientifique — la création d'un institut de Botanique — grâce aux marins de la Baltique qui l'éliront (de confiance) député et à un coup de téléphone (providentiel) de Lénine.

Vieillesse troublée est interprétée dans le même esprit. Et le réalisme de la mise en scène et du jeu des acteurs russes, qui fait merveille dans Tchékhov, accentue encore, ici, le côté vieillot et dépassé de la pièce. Les personnages entrent et sortent de la façon la plus arbitraire qui soit, ils monologuent, ils pleurent avec une conviction méritoire, un naturel désarmant.

Demeurons sur cette impression ingénue et touchante et revenons, plutôt, à Tchékhov. Comme dans *La Cerisaie*, l'on retrouve la même perfection de réalisation dans *Les Trois Sœurs* et *Oncle Vania*, pièces, également, fort connues en France, grâce à Georges et à Ludmila Pitoëff, avant la guerre, et à leur fils, Sacha, depuis.

Si la demeure provinciale d'Olga, Macha et Irina, les trois filles Prosorov, apparaît plus cossue que dans la version française animée (au prix de combien de difficultés matérielles !) par Sacha Pitoëff, le même ennui, le même désenchantement suinte, s'incruste entre ces quatre murs et finit par submerger ses habitants. Cette même atmosphère désespérée et désespérante baigne également la maison de campagne de l'oncle Vania, où la jeune Sonia entretient les mêmes illusions irréalisables qu'Olga, Macha et Irina, ses trois sœurs cadettes de l'univers déprimant de Tchékhov.

Bien que le Théâtre d'Art de Moscou mette son point d'honneur à renouveler périodiquement la mise en scène de ses classiques — et les pièces de Tchékhov constituent la base de son répertoire — c'est bien la manière et les principes de Stanislavski, que l'on croit retrouver dans la présentation de *La Cerisaie*, comme dans celle des *Trois Sœurs* ou d'*Oncle Vania*. Cette fidélité, en soi, est émouvante car l'on peut s'imaginer, ainsi, que c'est tels que Tchékhov les a conçus, pour la scène, au début de ce siècle, que ressuscitent, aujourd'hui, ces authentiques chefs-d'œuvre. Il ne s'agit plus, ici, d'exalter une idéologie politique particulière (peut-on concevoir personnages plus bourgeois que ceux de Tchékhov ?) mais de faire revivre des caractères typiquement russes qui, par leur humanité profonde, atteignent à l'universel.

Or, sur ce plan, tout au moins, la troupe du Théâtre d'Art de Moscou nous laisse un souvenir inoubliable : celui de grandes œuvres servies par de grands interprètes.

"PROMÉTHÉE", par Jean de Beer d'après Eschyle (Théâtre du Tertre)

Il ne s'agit pas, ici, d'une interprétation libre du mythe de Prométhée par un écrivain moderne, mais bien d'une adaptation — au sens large, au sens noble du mot — du chef-d'œuvre classique d'Eschyle.

Je le dis tout de suite, le travail de Jean de Beer est remarquable. La tragédie grecque, « escarpée et obscure », comme l'a qualifiée un helléniste, s'éclaire, s'humanise et parvient jusqu'à nous singulièrement actuelle. Prométhée enchaîné sur son rocher par un Zeus omnipotent, c'est la lutte éternelle de l'intelligence lucide contre le pouvoir aveugle. Malgré les entraves, malgré les souffrances, l'intelligence aura le dernier mot. D'abord parce qu'elle parle bien, ensuite parce qu'elle représente l'espoir de l'individu asservi. « Au commencement était le Verbe », a dit saint Jean. Quelques siècles auparavant, Eschyle avait pressenti cette force magique. Prométhée vaincu triomphe par la seule puissance de son verbe, au point que l'on en arrive à se demander si ce feu, dont il a fait cadeau aux hommes, n'est pas le symbole de la parole. La parole libératrice, la parole... enflammée.

Mais, il ne s'agit pas de découvrir une œuvre millénaire. Il s'agit d'applaudir, d'encourager un effort pur, désintéressé : celui d'une troupe enthousiaste au service d'un beau texte. Parmi ces jeunes comédiens passionnés, je veux citer Jean-Marie Fertey, un Prométhée... plein de feu qui m'a fait penser, par la chaleur de sa voix et sa présence, à un nouvel Alain Cuny. Et puis, une authentique tragédienne, Jacqueline Danno, Io frémissante et convaincue. La mise en scène d'André Jolivet est simple et riche à la fois.

Du beau travail, du bon travail qui honore ses artisans.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.



hoto Pic

« LA CERISAIE », D'ANTON TCHEKHOV, A ÉTÉ TRÈS FIDELEMENT RESTITUÉE PAR LA TROUPE DU THÉATRE D'ART DE MOSCOU QUI SUIT, PIEUSEMENT, LES ENSEIGNEMENTS DE SON FONDATEUR CONSTANTIN STANISLAVSKI.



Photo Pic

« LES TROIS SŒURS », OLGA, MACHA ET IRINA, LES TROIS PERSONNAGES LES PLUS PATHÉTIQUES DE TCHEKHOV, ONT REVÉCU INTENSÉMENT, A TRAVERS LEURS INTERPRÈTES SOVIÉTIQUES, SUR LA SCÈNE DU THEATRE DES NATIONS

Photos Pic

SPECTACLES DE PARIS

« ONCLE VANIA », DERNIER VOLET DE LA TRILOGIE TCHEKHOVIENNE, A DONNÉ LIEU, LUI AUSSI, A UNE FORT BELLE REPRÉSENTATION DU THEATRE D'ART DE MOSCOU, TOUT IMPREGNÉE D'UNE ATMOSPHÈRE DÉSESPÉRÉE ET DÉSESPÉRANTE

« VIEILLESSE TROUBLÉE », DE LEONID RAKHMANOV, SEULE PIÈCE MODERNE PRÉSENTÉE PAR LE THÉATRE D'ART DE MOSCOU, A PROUVÉ QUE STYLE TRADITIONNEL ET THÈME RÉVOLUTIONNAIRE POUVAIENT, PARFOIS, ALLER ENSEMBLE.

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

PATATE,
Marcel Achard.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

OSCAR,
Claude Magnier.

DOMINO,
Marcel Achard.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M. G. Sauvajon.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wouk - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

UN REMEDE DE CHEVAL
Leslie Sands - Frédéric Valmain.

HENRI IV,
Luigi Pirandello,
Benjamin-Crémieux.

LA TERRE EST BASSE,
Alfred Adam.

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« L'ANNIVERSAIRE »
DE JOHN WHITING
THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. PARIS 7353.00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 24
PRIX DU NUMERO : 180 FRANCS